

JOURNAL
HELVETIQUE
O U
RECUEIL
D E
PIECES FUGITIVES
D E L I T E R A T U R E
C H O I S I E ;

De Poësie; de Traits d'Histoire, ancienne & moderne; de Découvertes des Sciences & des Arts; de Nouvelles de la République des Lettres; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Pais Etrangers.

DÉDIE AU ROI

JANVIER 17



NEUCHÂTEL

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.



M D C C. L.

4

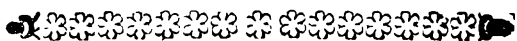
.

1

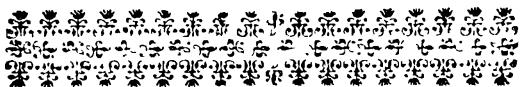


JOURNAL HELVETIQUE,

JANVIER 1750.



Les Années, que nous voïons successivement fuir & recomencer, nous avertissent que le terme de cette Vie périssable approche pour tous les Hommes, & elles nous annoncent le comencement d'une Vie sans fin, où l'on ne comptera plus les Jours ni les Années, & où nos Ames jouiront de l'Immortalité, pour laquelle elles ont été créées. Cette consolante Vérité est très propre à nous faire envisager convenablement & avec fruit la courte durée de la Vie humaine & la séparation de l'Âme d'avec le Corps; ainsi nous croions que nous ne saurions mieux comencér nôtre premier Journal de l'Année 1750. que par la Pièce suivante, dans laquelle l'Immortalité de l'Âme est prouvez par les Lumières naturelles.



DISCOURS

*De Mr. * * * * *. sur l'Immortalité de l'Âme,
prouvée par les Lumieres naturelles.*

TOut ce que nous connoissons dans la Nature ne périt que par l'une de ces causes, ou par l'action de quelque Agent qui la détruit, ou par le dépérissement ou la privation de ce qui soutient sa vie, ou enfin par la seule Volonté du Créateur.

Je vai examiner par quelle de ces causes nôtre Âme peut périr, en considérant sa nature; En 2d. lieu, si sa vie dépend de quelque cause; Enfin si la Volonté du Créateur est qu'elle périsse.

J'entens par le terme de Nature, ce qui dans un Être, le distingue de tout autre, & d'où résulte nécessairement toutes ses propriétés & ses effets.

Nous ne pouvons je crois conoitre la Nature d'aucun Être, que par ses propriétés, & ses effets: Come nous jugeons des Ressorts & de la Constitution d'une Machine par les mouvemens qu'elle cause; il n'y a que celui qui les a formés, qui conoisse parfaitement
leur

leur constitution, & qui puisse juger de leur durée, come l'Ouvrier conoit la Machine qu'il a fait. Ne conoissant donc la nature de nôtre Ame, que de cette manière, nous ne pouvons porter aucun jugement sur sa durée, qu'en conséquence des propriétés ou facultés qui nous sont conues.

Ses facultés sont celles de sentir, celle de former des idées, de se fixer sur celle qui lui plait, ou de passer à d'autres, & celle d'agir sur les Organes du Corps & les faire mouvoir.

A considerer nôtre Ame par ses facultés, nous n'avons pas lieu de juger, qu'elle soit étendue, parce que nous ne voyons point de liaison, ni de rapport entre l'étendue & la pensée, & que d'ailleurs, il est des Etres, qui n'ont point d'étendue, qui pensent & qui agissent sur la Matière.

Mais come le Corps auquel elle est unie agit aussi sur elle, nous aurions quelque lieu de croire qu'elle seroit étendue pour rendre possible & doner lieu à cette action. Je laisserai cette Question indécidée, & je raisonnerai sur l'une ou l'autre de ces deux suppositions.

En suposant que nôtre Ame soit étendue, nous n'en pouvons cependant pas conclure, à ce que je pense, qu'elle soit par sa nature périssable. La Matière elle même ne l'est point,

point, elle peut à la vérité changer de forme; ses parties peuvent se défunir, acquérir ou perdre du Mouvement: Mais la Matière & son étendue subsistent toujours: Les causes étrangères, qui produisent ce changement, ne détruisent point son étendue; & nous ne pouvons concevoir aucun Agent, qui puisse faire qu'elle ne soit plus: Cela étant, la partie étendue ou matérielle de l'Ame ne peut être anéantie, que par la seule Volonté du Créateur. Si cela est vrai; de sa partie étendue, je crois qu'il l'est à plus forte raison de sa partie pensante; puis qu'elle est sans contredit la plus excellente, elle doit avoir au moins la même prérogative. Ainsi les Sensations peuvent augmenter ou diminuer en degré ou en nombre; ses pensées succéder plus ou moins vite, sans que le fond, sans que la faculté pensante soit altéré.

L'expérience nous apprend encore, que dans la Nature, chaque chose persiste dans son premier état, s'il ne survient quelque cause étrangère qui le change; nous pouvons conclure de là, que notre Ame ne doit non plus souffrir aucun changement dans son état, à moins qu'il ne survienne quelque Agent ou Cause extérieure qui l'altère. Or nous n'en connoissons aucune, come je viens de le dire, que le Corps auquel elle est unie;
d'où

D'où pourroit dépendre sa vie & son existence.

La vie de nôtre Ame peut-être atachée à l'Organisation de nos Corps, ou par la nature de l'un ou de l'autre, de manière que l'Organisation du Corps venant à être détruite, l'Ame périt nécessairement, ou par la simple Volonté arbitraire du Créateur.

Quant à la première supposition, il paroît qu'elle ne peut avoir lieu, parce que si la pensée n'est pas un effet nécessaire ou dépendant de la Matière, puis qu'il y a des Êtres immatériels qui pensent, elle ne peut l'être non plus que de l'Organisation qui n'est que la Matière elle même dans un certain état. Personne ne conçoit sans doute, coment de la disposition des parties du plus ou moins de Mouvement, de sa direction ou de la combinaison de ces choses, pourroit naître un sentiment de plaisir ou de douleur, une idée; & ça été l'impossibilité de le concevoir qui a donné lieu à tant de recherches, & de systèmes sur l'Union de l'Ame & du Corps: Il est donc vrai, que nôtre Ame considérée comme étendue ou comme non étendue, considérée comme unie à un Corps ne peut être détruite par aucun Agent que nous connoissons. Il me reste à considérer, si le Créateur aura fait dépendre son existence & sa vie de l'Or-

ganisation du Corps, par une simple volonté, ou ce qui revient au même, s'il a créé notre Ame, pour une durée bornée, ou une durée sans fin.

Quoi que je ne prétende pas avoir ; jusques ici, prouvé sans conteste, que l'Ame soit immortelle, par la considération de sa nature & de ses facultés, il me suffit d'avoir établi, avec vraisemblance, que bien loin de pouvoir inférer de ces considérations qu'elle soit mortelle, nous avons lieu de présumer le contraire ; cela étant les preuves que je vais donner de son Immortalité, tirées des desseins que Dieu peut avoir eus, en seront plus recevables, & on ne pourra leur objecter que leur propre foiblesse.

Les conjectures sur les desseins de Dieu peuvent être prises de l'excellence de l'Homme, des facultés qu'il a reçues, & de son état dans cette vie.

On conviendra sans doute, que plus une Machine est excellente, bien construite, propre à exécuter plusieurs mouvemens, & plus elle devrait être faite pour durer long-tems. Que si ses mouvemens sont lents, ses révolutions périodiques longues de 20. ans, 30. ans, par exemple sa durée devrait être aussi plus longue : Enfin, que si par la manière, dont elle est faite, ou par la Matière dont elle

elle est composée, elle est sujette à s'user ou se détruire, au tiers, à la moitié du tems qu'elle doit employer à exécuter ses mouvemens, elle ne peut passer que pour très imparfaite.

Apliquons ces Réflexions à l'Home. Considérant d'abord l'Home dans une vue générale, on conviendra qu'il est plus excellent que les Animaux : L'Animal n'a que la faculté de sentir & quelques instincts assez bornés.

L'Home joint à cette faculté celle de la Réflexion : Il réfléchit, par exemple, sur ce qu'il sent, sur ce qu'il est, sur le passé sur l'avenir. Cependant sa plus longue vie est de 80. ou de 100. ans, tandis que celle de quelques Animaux est prolongée jusques à 200. 300. ans. La Providence a donné aux Homes des facultés, qui sont inutiles à la plupart d'entr'eux, par le grand nombre qui meurt dans un âge peu avancé, & le genre de vie de quelques autres, qui ne leur permet pas d'en faire usage : Elle lui a donné la faculté de conoitre ; elle l'a environé d'Objets propres à exciter sa curiosité, mais les uns étant hors de sa portée, elle ne peut être satisfaite dans cette vie ; & quant aux autres, combien de tems, combien de veilles pour parvenir à les conoitre, même assez imparfaitement ! Et quand il a aquis quelques

connoissances, quand il est en état d'en faire usage, il meurt, & ses travaux & ses connoissances seront perdues pour jamais avec son existence. *Ars longa, vita brevis.*

De plus, la Providence a créé l'Homme avec le desir & les dispositions à vivre en Société, à goûter les douceurs de l'amitié ; douceurs les plus grandes de la vie. Et quand il a formé des liaisons, quand il comence à en jouir, le voilà tout d'un coup enlevé à ses Parens, à ses Amis, auxquels il ne reste que des regrets pour tout fruit de leur union avec lui. Enfin l'Homme qui semble fait pour une longue vie, puis que son Enfance est si longue, que son Corps & son Esprit sont si long-tems à se perfectionner, ses progrès dans la connoissance, si lents, cette Machine (s'il m'est permis de lui donner ce nom) si composée, si propre à exécuter tant de mouvemens, l'Homme périt dans l'Enfance, à la fleur de son âge, long-tems avant que d'avoir atteint sa perfection. Qui reconoitra la Sagesse & l'habileté de son Auteur dans une durée si courte & si-tôt terminée ?

Considérons à présent l'Homme du côté de son sort dans cette vie. Comparons le d'abord avec celui des Animaux. Le plus grand nombre d'entr'eux, est sans contredit plus heureux que lui. Plusieurs ont, en peu d'An-

nées acquies toute leur force & leur grandeur; sont moins sujets aux maladies, jouissent d'une force, d'une agilité, bien supérieures à la sienne; sont exemts de regrets sur le passé, de soins du présent & de crainte sur l'avenir; leurs plaisirs ne sont troublés par aucune réflexion, aucune passion, nul souci d'amaïser, nulles inquiétudes sur leurs petits ne les agitent, du moins pour long-tems. Cherchés sur la Terre l'Homme le plus maître de ses passions; il s'en faudra beaucoup, qu'à tout prendre, sa vie soit aussi heureuse. Et peut on se figurer que le Créateur des uns & des autres ait fait un tel plan, & n'ait rien réservé à l'Homme de meilleur?

Comparons encore le sort de quelques Homes, avec celui de quelques autres. Quelle différence! Un Homme s'est formé l'idée de Dieu, come d'un Etre bien faisant, qui aime l'Ordre & la Justice, il est persuadé que Dieu veut que l'Homme travaille à lui ressembler; dans cette persuasion il recherche tout ce qui peut lui plaire, il renonce à ses plaisirs, pour doner son tems à l'utilité & aux affaires des autres; il se prive de l'agréable, du comode, pour fournir à leurs besoins, il mène une vie dure, laborieuse, il essuie plusieurs désagrémens, plusieurs dégoûts, à l'ocasion des soins qu'il se donne pour autrui. Un autre, quelques idées qu'il

ait de Dieu, ne se met nullement en peine de lui être agréable, ne refuse rien à ses plaisirs, acumule richesses sur richesses, pour satisfaire sa vanité, son luxe, sans s'informer s'il y a un Malheureux ou un Indigent dans le Monde: Bien plus, le premier sera peut-être par sa douceur, par sa modération, exposé à l'oppression, à l'injustice, à la violence, se verra privé de ses Biens, de ses Honeurs, réduit à la misère, à la honte, tandis que celui qui l'oprimera insultera à son malheur, jouira tranquillement des biens & d'autres avantages, qu'il lui a enlevés; il vivra dans l'abondance, les plaisirs, les honneurs & mourra enfin tranquillement dans son lit. Plus le premier aura été humain, sensible aux misères d'autrui, & plus il aura été malheureux, par le sentiment de ses propres maux & de ceux d'autrui. Plus le dernier aura vécu uniquement pour lui même, aura éteint tout sentiment d'humanité, sera devenu insensible à l'amitié; aux mouvemens que la Nature & la compassion inspirent, & plus il aura été heureux, parce qu'il se fera livré à ses desirs, sans réflexion & sans remors. Cependant le sort de l'un & de l'autre sera terminé à cette vie: Il n'y aura point de dédomagement pour le premier, qui n'aura eû pour tout apanage de sa Vertu que la Misère?

Si nôtre Ame est mortelle , l'Home n'aura donc été créé , que pour néant ; toutes ses facultés lui auront été données en vain ; sa vie sera plus courte & plus malheureuse , que celle de plusieurs Animaux ; le sort des Gens de bien qui auront le plus aproché d'être l'Image du Créateur , sera plus malheureux , que le sort de ceux qui ressemblent le plus à la Bête brute & qui sont les moins dignes de vivre ; enfin toute la vie du plus grand nombre , sera une suite de soins & de misères , & *Roussseau* aura eu raison de dire , *Que ce n'étoit pas la peine de naitre.*

J'ajouterai encore un mot sur le desir & l'espérance de l'Immortalité , quoi qu'ils ne puissent être regardés , come nous aiant été donés immédiatement par le Créateur , ce qui dans ce cas feroit une preuve très forte , & qu'il soit très naturel à tout Etre qui jouit de la Vie d'en desirer la continuation ; cependant je crois qu'on en peut tirer quelque inférence , en faveur de nôtre Immortalité.

Non seulement le desir & cette espérance sont des Sentimens vagues en nous , mais plusieurs considérations sur nôtre situation dans cette Vie doivent merveilleusement les fortifier , particulièrement cette dernière. Telles sont celles que j'ai touché ci-devant sur la comparaison de nôtre sort avec celui des Animaux ; de celui des Gens de bien &

des Scélérats , sur nôtre curiosité excitée par de grands Objets, hors de nôtre portée, par la foiblesse de nos Organes ou de nos facultés , qui ne nous permet pas de la satisfaire dans cette vie ; sur nos liaisons, nos sociétés, aussitôt détruites que formées ; sur l'idée d'un DIEU infiniment bon , grand , souverainement aimable ; toutes ces considérations ne forment-elles pas en nous des espérances très légitimes d'une Vie plus heureuse , où nôtre curiosité sera pleinement satisfaite , où nous formerons de plus durables Sociétés , & où nous pourrons enfin conoitre & aimer l'Auteur de nôtre Etre ?

Celui qui nous a créé , n'a-t'il pas prévu, en nous plaçant dans cette vie , que toutes ces espérances naitroient nécessairement de nôtre état ? Ne peut on pas dire en quelque façon , qu'il nous les a donés ? Plus j'y fais réflexion & moins je puis me persuader qu'il permette qu'elles soient vaines & trompeuses. Il faut donc convenir qu'un Plan aussi défectueux , ne seroit point conforme à celui des autres Ouvrages du Créateur , dont toutes les parties répondent parfaitement à l'usage auquel elles sont destinées , & sont assorties à un Plan régulier & général , dans lequel brillent la Sagesse & la Bonté de son Auteur.



REMARQUES

Sur les FOURMIS.

MONSIEUR,

Après avoir fait dans ma Lettre précédente, plusieurs Réflexions sur les Insectes en général, il s'agit aujourd'hui de l'un d'eux en particulier. Vous avés souhaité que nous nous occupions de la *Fourmi*. Je pourrois me plaindre de ce que ce sujet n'est pas trop avantageux, & ne semble pas fournir de quoi vous entretenir d'une manière un peu intéressante.

Ce seroit autre chose si je pouvois vous promettre quelque nouvelle découverte sur cet Insecte. Tout ce qui est nouveau réveille l'attention. Mais je vous avouerai d'abord que je ne suis point Observateur de profession. Il faut pour cela des qualités que je n'ai pas. Outre le loisir & la patience, ces sortes d'Observations demandent beaucoup d'exactitude; de la finesse de vue, le secours d'un bon Microscope, & ce qui est le plus important une certaine sagacité pour découvrir, qui est l'article essentiel, & dont je

reconois humblement que la Nature n'a pas jugé à propos de me favoriser.

J'avois là d'assez bones raisons pour refuser de me charger de la tâche prescrite. Cependant je ne m'en prévaudrai pas. Ne pouvant rien vous fournir de mon crû, come Observateur, je me retrancherai à vous comuniquer mes pensées sur les découvertes des autres. Je dois vous avertir de bone heure que je consulterai plutôt ma Bibliothèque que la Nature elle même. Ne pouvant pas vous paier de mon propre fond, j'emprunterai par tout où je pourrai. Ma Lettre fera donc un mélange d'Histoire naturelle & de Littérature dont je serai redevable à autrui.

Il faudroit comencer par une description Anatomique du Corps de la Fourmi ordinaire. Vous trouverés assez de détail là dessus dans un long Article du *Dictionnaire de Furetière*, ou je vous renvoie. Et si vous voulés quelque chose de plus aprofondi, vous n'avés qu'à chercher les Oeuvres de *Swamerdam*. Cet Observateur Holandois vous apprendra tout ce que vous pouvés souhaiter de savoir sur les Fourmis, la structure de leur Corps, leurs différentes espèces, la manière dont elles élèvent leurs petits &c. *

* Bib'ia Naturæ p. 287. Voyez aussi la Théologie Rhilique de Derham p. 522.

Au lieu donc de faire ici l'Anatomiste, je m'en tiendrai à des Remarques d'un goût plus général. Il sera bon de comencer par redresser quelques erreurs qui se sont glissées dans l'Histoire naturelle des Fourmis. Un Préjugé comun aux Anciens & aux Modernes, c'est que pendant l'Eté elles amassent du grain qui doit leur servir de nourriture pendant l'hiver. Ecoutons *Horace* là dessus.

*Parvula, nam exemplo est, magni Formica
laboris,*

*Ore trahit quodcumque potest, atque addit acervo
Quem struit, haud ignara, ac non incauta futuri.
Que, simul inversum contrij. at Aquarius annum,
Non usquam prorepat, & illis utitur ante
Quæsitis sapiens.* Satir. I. Lib. I.

En voici la Traduction, ou, si vous voulés,
l'Imitation de *Despréaux*.

*La Fourmi tous les Ans traversant les guèrets
Grossit ses Magasins des trésors de Cérés,
Et dès que l'Aquilon, ramenant la froidure,
Vient de ses noirs frimats atrister la Nature,
Cet Animal tapi dans son obscurité,
Jouit l'hiver des biens conquis durant l'Eté.*

On ajoute que lors que leurs greniers sont
B pleins

pleins & que l'hiver approche, elles pensent à prévenir l'inconvénient de l'humidité sur leur grain; que pour l'empêcher de germer dans la terre où elles le gardent, elles le rongent par les bouts. Voici comment un autre Poète moderne nous décrit cette sage prévoyance.

*Voïez la Fourmi qui s'empresse
A mettre ses blez à couvert,
Toutes agissent de concert,
Et toutes travaillent sans cesse.
Une Troupe traine les grains,
Qu'elle enlève aux Sillons prochains;
L'autre en ronge le petit germe,
L'autre a soin de les recevoir,
L'autre au Magasin les enferme,
Et chacune fait son devoir.*

REGNIER.

On ne fauroit blamer des Poètes qui prêtent de semblables précautions à la Fourmi. Cela donne lieu à de gracieuses descriptions, & est fort susceptible des ornemens de la Poésie. Un peu de fiction ne gâte rien dans les Ouvrages en Vers.

Mais les anciens Naturalistes, de même que plusieurs Auteurs Ecclesiastiques des Sié-

Siècles passez ont tous avancé la même chose.

*Origène, St. Basile, dans son Héaumeron, nous donnent ces Faits pour constans *.*

Les Auteurs modernes les plus estimés ont donné de même dans ce merveilleux. Voici ce qu'en dit le sage *Rolin*.

„ Il y a cette différence, dit-il, entre l'A-
 „ beille & la Fourmi, que l'Abeille enrichit
 „ l'Home, & qu'il ne tient pas à la Fourmi
 „ qu'elle ne l'apauvrisse en le volant. Ce
 „ petit Animal est averti que l'hiver est long,
 „ & que le Blé mur n'est pas long-tems ex-
 „ posé dans les champs. Aussi durant la
 „ Moisson la Fourmi ne dort plus, elle a-
 „ masse diligemment du grain. Le Grénier
 „ ou tout doit être porté est public, & au-
 „ cune ne pense à faire sa provision à part...
 „ Lors que les Greniers sont pleins, & que
 „ l'Hiver approche, on comence à mettre en
 „ sureté le grain en le rongant par les deux
 „ bouts, & l'empêchant par là de germer*.
 On peut voir aussi ce qu'en dit le *Spectacle
 de la Nature*.

*La grande passion des Fourmis, dit-il, est
 d'amasser du Blé & d'autres grains qui soient
 de garde, & de peur que ce Ble ne germe à l'hu-
 midité dans leurs Cellules souterraines, on assure
 qu'elles en rongent le germe. Les Anciens par-*

lent tous de leur grenier , & Aldrovandus assure l'avoir vu *.

Les Anciens ont dit que les Abeilles offrent l'image d'un Gouvernement Monarchique , & les Fourmis celle d'un Etat Républicain. Voici encore ce qu'en dit l'Abé Pluche.

C'est un petit Peuple en un Corps de République ; dit-il , qui a , pour ainsi dire , ses Loix & sa Police. Elles ont une espèce de Ville plus longue que large , & partagée en différentes rues , qui aboutissent à différens Magasins. Il y a de certaines Fourmis qui affermissent les terres , & en empêchent l'éboulement par un enduit de cole qu'elles y répandent. Celles que nous voions ordinairement amassent plusieurs brins de bois qui leur servent come de poutres pour traverser le haut de leurs rues , & en soutenir la couverture ; elles chargent les poutres d'autres bois de longueur , & amassent par dessus un tas de joncs , d'herbes & de pailles sèches qu'elles amoncellent avec une double pente , pour détourner les eaux de leurs Magasins , dont les uns servent à renfermer leurs provisions , les autres à placer leurs Oeufs & les vermissieux qui en sortent.

Un Auteur a dit , que les habitations des Fourmis ne ressemblent pas mal à celles des premiers Homes dans l'Age d'or. Les Murs
de

de terre durcie, & non de brique cuite, & une couverture de gazon. Les matériaux les plus simples entrent dans la construction de cet Edifice, la paille, le jonc, les écorces, les feuilles *. Un autre Auteur faisant attention au nombre infini de détours qui se trouvent dans l'intérieur de leurs souterrains, a dit aussi qu'il ne ressemble pas mal au Labirinte de Crète.

Si vous lisez toute entière la description de l'Abé *Pluche*, dont je vous ai transcrit quelques morceaux, vous y reconnoîtrez bien le Philicien & l'Observateur, mais vous ne pourrés pas vous empêcher d'y apercevoir aussi l'Orateur, j'ai presque dit le Poete, dont la riche imagination embellit tout ce qu'il manie. Je vous invite, *Monsieur*, à lire cet article entier dans cet agréable Ecrivain. En faveur du plaisir qu'il nous cause, on lui pardone, de nous en imposer un peu quelquefois. Son Ouvrage est entre les mains de tout le monde aussi bien que ceux de *Rolin*. Je pouvois me dispenser de vous en rien copier ici.

Mais il n'en est pas de même d'un Mémoire sur les Fourmis, dont je vai vous faire part. Il est devenu extrêmement rare, &

B 3

vous

* *Moufet, Insectorum Théatrum 1634. p. 238.*

vous auriés bien de la peine à le déterrer. Il parût pour la première fois dans le *Mercur* de France il y a environ 40. ans. Du Fresni le compofoit alors. C'est dans le Mois de Juin ou de Juillet 1711. qu'il fut inféré. On le traduifit enfuite en Anglois.

L'Auteur de ce Mémoire dit come les autres que j'ai cités, que la Fourmi fait des amas de Blé dans fes Magafins, & qu'avant que de l'enfermer dans la terre, elle en coupe le germe pour l'empêcher de rien produire.

„ Mais, ajoute-t-il, il y a encore un autre
 „ inconvénient à craindre. Come ce Blé se
 „ corromploit, ou se ramoliroit trop dans
 „ le fein de la terre, la Fourmi qui le veut
 „ fec, auffi bien que nous, rémédie à cet
 „ inconvénient par fon travail. Elles raffem-
 „ blent certaines petites particules de terre
 „ fêche, qu'elles fortent tous les jours de
 „ leur Fourmillière, & qu'elles rangent tout
 „ autour pour la faire cuire au Soleil. Cha-
 „ cune en porte un petit brin avec fes pin-
 „ ces, la pofe auprès de fon trou, va en-
 „ fuite en chercher autant; ainfi à force
 „ d'affiduité, de travail & d'ouvriers, en
 „ moins d'un quart d'heure, vous voïés
 „ entaffés autour de ce trou, une infinité
 „ de petites parties de terre fêche, qui est
 „ celle fur laquelle elle pofent leur Blé, &
 „ dont

„ dont elles le couvrent dans leur Magasin.
 „ Et quand l'humidité de la Nuit aproche ,
 „ pour lors elles renferment leur Blé, &
 „ leurs particules de terre cuite. Le lende-
 „ main elles fortiront le tout pour l'exposer
 „ de nouveau au Soleil.

„ Au reste la Fourmi ne fait cette ma-
 „ nœuvre que quand le tems est ferein, &
 „ le Soleil bien chaud, car persone ne se
 „ conoit mieux en tems. Un Curieux leur
 „ vit un jour ôter leur Blé avant une heure
 „ après Midi, contre leur ordinaire. Le
 „ Soleil étoit fort ardent, & le Ciel fort
 „ ferein. Il ne paroïssoit aucune raison d'u-
 „ ne telle conduite, mais une demi heure
 „ après, le Soleil se couvrit, & il tomba une
 „ petite pluie que ces Fourmis avoient
 „ prévue.

„ La Fourmi ne fait guère provision que
 „ de Froment quand elle en trouve, & elle
 „ choisit toujours le plus beau. Mais elle
 „ est sage & fait s'acomoder au tems; quand
 „ elle n'a pas du Froment elle prend du Sei-
 „ gle, de l'Avoine, du Millet, mais rare-
 „ ment de l'Orge, il faut pour cela que la
 „ disette soit grande.

„ Un Curieux qui observoit les mouve-
 „ mens d'une Fourmillère, qui s'étoit éta-
 „ blie dans une Caisse remplie de terre de-

„ vant les fenêtres de sa Chambre, remar-
 „ qua que lors que les Fourmis prévoioient
 „ la pluie, elles se feroient d'un expédient
 „ merveilleux pour s'en garantir. Elles trai-
 „ noient sur le trou de la Fourmilière un
 „ petit morceau d'Ardoise plat, & l'en cou-
 „ vroient presque toutes les nuits.

Ceci come vous voies, *Monsieur*, ne sent plus la simplicité des premiers tems ni les usages de l'Age d'or. Une Maison couverte d'Ardoise tient beaucoup du Luxe moderne. Come ce toit étoit tout d'une pièce, l'Anonyme nous dit que les Fourmis se mettoient plus de cinquante pour le voiturer.

„ Quand on a plusieurs Fourmillères voi-
 „ sines les unes des autres, on peut remar-
 „ quer que c'est une coutume inviolable
 „ parmi elles de n'entrer jamais dans la
 „ Maison d'autrui. Elles n'exercent point
 „ l'hospitalité, quoi que d'ailleurs elles
 „ soient fort secourables les unes envers les
 „ autres. Elles s'aident dans tous leurs tra-
 „ vaux extérieurs, mais elles se contentent
 „ de laisser les fardeaux à la porte, que ceux
 „ de la Maison mettent ensuite dedans.

Voilà un échantillon de ce Mémoire singulier. Je me souviens qu'il imposa d'abord, quand il parut. Il est écrit avec une naïveté aparente qui ne permettoit pas de douter de

la bone foi de l'Observateur. *Dom Calmet* y fut trompé come bien d'autres. Son *Commentaire Littéral* s'imprima peu de tems après, & il fit usage de ce Mémoire dans une Note sur un Passage de *Salomon* qui parle des Fourmis *. Mais on ne tarda pas long-tems à se défier de ses Observations. Quelques unes parurent suspectes & des plus hazardées. L'Auteur a plus cherché le merveilleux que le vrai. On est embarrassé à savoir s'il a voulu tromper les autres, ou s'il s'est trompé le premier. Peut-être est-ce tous les deux.

L'équité veut cependant que nous ne le rendions pas responsable des amas de blé pour l'hiver par où il débute, ni de la précaution des Fourmis d'en ronger le germe. Tant d'autres Auteurs l'avoient dit avant lui, qu'il pouvoit bien s'en reposer sur eux. Cependant ce Fait est tout à fait contesté par les Observateurs modernes.

On reconoit généralement aujourd'hui que les Fourmis ne mangent point en hiver, & qu'elles passent cette Saison dans une espèce de sommeil ou d'engourdissement, come la plupart des autres Insectes. On voit qu'en Automne, à mesure que le froid vient elles se remuent plus lentement; d'où l'on a raison de conclure qu'elles sont tout à fait en-

*. Prov. VI. 6:

engourdis en hiver. J'eus un jour occasion de m'en assurer. Je faisois démolir un vieux Mur au commencement de Février ; nous y trouvâmes quantité de Fourmis réfugiées dans un trou , où elles avoient passé leur quartier d'hiver , mais nous n'y remarquâmes aucunes traces , aucuns restes de provisions. A peine ces Fourmis pouvoient elles se remuer.

Mr. de *Reaumur* dans le Tome II. de de son *Histoire des Insectes* , attaque vivement le préjugé où l'on est sur la prévoiance des Fourmis. Il dit que cent & cent recherches lui ont appris qu'elles ne savent ce que c'est que de faire des provisions. Il n'y a peut-être point d'Insectes à qui ce travail fût plus en pure perte. A quoi serviroient des amas de Blé pendant l'hiver à des Fourmis , qui le passent amoncelées les unes sur les autres ? Elles sont si immobiles qu'elles semblent mortes.

Il croit donc que quand elles portent des grains de Blé , & d'autres grains à leur Habitation , elles les y portent précisément comme des brins de bois pour les faire entrer dans la construction de leur édifice. Mais sans prétendre contredire cet habile Observateur , voyés , *Monsieur* , si vous ne seriez pas plutôt du sentiment de ceux qui croient qu'el-

qu'elles portent ce grain dans la Fourmillière, pour leur nourriture actuelle & pour celle de leurs Petits. *Lewenhoek* assure avoir vû des Fourmis tenir long-tems la bouche sur la tête des petits Vermisseaux qui doivent devenir Fourmis. Quoi que renfermés encore dans un Oeuf ils ne laissent pas d'ouvrir leur petite bouche, & de recevoir, come les oiseaux, la bêche qu'ils savent fucer dans cet état de foiblesse.

Quoi qu'il en soit, c'est une vieille erreur de croire que la prévoiance & l'activité de ce laborieux Insecte, ne tendent, pendant la durée de la belle Saison, qu'à renouveler ses Magasins, pour n'être point surpris par les rigueurs de l'Hiver.

Les Anciens Naturalistes s'étoient presque tous acordés à prêter à la Fourmi la sage précaution de ronger le grain de blé aux deux bouts, pour l'empêcher de germer & de pousser; la racine devant sortir à l'une des extrémités, & la tige à l'autre.

Ce Fait, si souvent répété par ceux qui ont écrit sur l'Histoire naturelle, est encore absolument nté aujourd'hui. Celui qui est entré dans le plus grand détail pour détruire cette vieille erreur, c'est Mr. *Carre*, dans une Dissertation insérée dans le *Mercur* de
Fran-

France *. Cet Auteur s'est fort étendu sur la végétation d'un grain de blé, & il a fait voir que ce seroit inutilement que la Fourmi en rongeroit les deux bouts, puis que ce n'est pas là où est le germe, mais au milieu de l'étendue du grain.

Mr. Carre qui avoit vû les Observations du *Mercur*e de Du Fresnoy, que je vous ai citées, en raporte quelques endroits qu'il réfute; en voici un des plus singuliers. On y trouve que les Fourmis d'une Fourmillère empruntent des Fourmis étrangères pour leur servir d'Ouvrières, & pour les aider dans leurs travaux. On y voit aussi qu'elles se prêtent entr'elles du grain, & l'Observateur faisoit espérer au Public de lui apprendre à quelles conditions se font ces prêts. Il pouvoit s'autoriser du suffrage de *Plin*e, qui prétend que les Fourmis ont des Foires où elles traitent ensemble des affaires qui concernent leurs Greniers **.

Si vous me demandés mon sentiment sur ces emprunts de blé, je vous dirai que le cas a été décidé il y a long-tems par *La Fontaine*. Faites réciter sa première Fable à vos Enfans, ils vous diront,

La

* Mai 1749 page 28.

** Liv. II. Chap. 30.

*La Fourmi n'est point prêteuse,
C'est là son moindre défaut*.*

Voici ce qui a pû tromper l'Observateur sur le petit comerce qu'il a crû que différentes Fourmillères entretiennent entr'elles, & sur le grain qu'il prétend qu'elles se prêtent. On voit fréquemment des Fourmis déposer leur charge que d'autres emportent. Il aura pris cela pour des emprunts de grain. Il a pû croire aussi que ces Fourmis, qui quitoient leur fardeau à l'entrée de la Fourmillère, & que d'autres venoient prendre, étoient des Ouvrières à gage & à la journée; mais celles qui abandonent ainsi ce qu'elles portent, fans

* Sur ces deux Vers de La Fontaine, on ne sauroit mal prendre sa pensée. Il nous y fait entendre que le défaut de prêter trop facilement, est celui de tous que la Fourmi a le moins. Mais c'est plutôt par la force du sens, & par la nature de la chose, que par ses expressions, que l'on voit ce qu'il veut dire. Quelques Critiques ont remarqué, qu'il s'est exprimé d'une manière un peu équivoque. Quand nous disons de quelqu'un, que telle & telle habitude est le moindre de ses défauts, nous entendons par là qu'il a réellement ce défaut, mais qu'il en a encore d'autres plus considérables. Ainsi ce qu'a dit La Fontaine, pourroit signifier à la rigueur, que la Fourmi n'est pas disposée à prêter & à rendre service aux autres, mais qu'elle a encore de plus grands défauts que celui-là. Il semble que le Poëte se seroit exprimé plus clairement s'il eut dit,

*La Fourmi n'est point prêteuse ;
Ce n'est pas là son défaut.*

sans entrer dans l'Habitation, & celles qui Ty viennent prendre, sont de la même Fourmillère & de la même Famille. Elles savent que ce qu'elles laissent à la porte est en sûreté, que quelque surveillant de la République s'emparera promptement de la proie, qu'elle a mis à dessein à sa portée, pour qu'il entre dans leur Habitation. Rien de plus ordinaire que de voir des Fourmis se céder les unes aux autres le fardeau qu'elles portent ou qu'elles traînent, & il n'y faut point chercher de mystère. Celles qui cèdent volontairement leur charge, retournent sur le champ en chercher une autre: Si la découverte est considérable, elles sauront appeler à leur secours toute la République.

Voilà, *Monsieur*, les principales Corrections que les modernes ont faites à l'Histoire Naturelle des Fourmis. Vous en connoissez déjà une partie. Vous n'étiez plus dans l'ancien préjugé sur leurs provisions de grain pour l'Hiver, & vous me faites même là dessus une Objection. Ces Corrections de nos derniers Observateurs, dites-vous, ne réjaillissent-elles pas un peu sur les Proverbes de Salomon? Ce sage Prince propose la Fourmi come un exemple à suivre au Paresseux. *Allez à la Fourmi, Paresseux*, lui dit-il, *Elle prépare en Été sa nourriture, &c*

conasse durant la Moisson de quoi subsister *.

Cette même sagesse est encore attribuée à cet Insecte dans le XXX. Chap. des Proverbes.

On y dit, que *quoi que foible, la Fourmi fait préparer pendant l'Eté sa nourriture*, & l'on veut que nous allions à l'école de ce prudent animal pour apprendre à nous précautionner contre l'indigence.

Il est visible que cette Leçon porte toute sur la vieille erreur qui faisoit faire à la Fourmi des amas pour la mauvaise Saison. Il semble que Salomon auroit du n'y pas tomber. On nous fait regarder ce Prince come un Philosophe qui entendoit fort bien l'Histoire naturelle. Il conoissoit les Plantes & leurs vertus depuis le Cèdre jusqu'à l'Hisope. Il devoit conoitre de même les propriétés des Animaux depuis l'Eléfant jusqu'à la Fourmi. Cependant le voici en défaut dès qu'il parle de cet Insecte & de ses inclinations. C'est là l'Objection que vous me faites, & qu'il s'agit de résoudre.

Je

* Voici ce que dit Mr. de la Sornière dans une Lettre à Mr. du Hamel insérée dans le Mercure de France, Octobre 1749. p. 81.

Je certifie sans crainte de faire tort aux Fourmis, qu'on peut aller puiser des sources de comparaison ailleurs que chez elles, mal ré tout ce qu'en ont du l'élegant Horace, bien d'autres avant lui, & de nos jours les La Fontaine & les Boileau,

Je croi, *Monsieur*, qu'on peut y répondre de bien des manières. D'abord il faut remarquer qu'on ne doit pas regarder ici Salomon come un Phisicien qui spécule sur les merveilles de la Nature, mais come un Philosophe Moral, come un Docteur qui done des Règles de Sagesse & de prudence, & qui dans cette vüe emprunte des images de ce qui s'ofre journellement à nos yeux, ou de ce que nous croions remarquer dans la Nature. Pour cela il n'est pas absolument nécessaire, que ce que l'on nous propose pour exemple soit exactement vrai, mais seulement qu'il soit regardé come tel; que ce soit l'opinion générale. Les Maitres d'éloquence nous enseignent, que quand il s'agit de donner des leçons pour régler les Mœurs, on peut de tems en tems les tirer de quelque sujet fabuleux, & qu'elles ne laisseront pas d'être justes & belles. Peut-être ne serons nous pas, vous & moi, tout à fait de leur avis. J'y voudrois au moins aporter une distinction. Il n'est pas nécessaire qu'un fait d'où l'on tire des images & des emblèmes, pour doner des règles de conduite soit exactement vrai, mais il faudroit exiger, ce me semble, qu'il fut au moins reconu pour tel, & c'est précisément le cas de la Leçon de Salomon.

Elien,

Elien, de même que Salomon, propose les Fourmis come un exemple au Pareffeux *. Ne foions pas surpris si les Anciens ont tiré une Moralité d'une opinion généralement reçue de leur tems, & qui s'est maintenüe à peu près jusqu'à nôtre Siècle. Mr. Racine, dans son *Poëme de la Religion*, où il dispute contre les Incrédules, fait encore valoir contre eux cette prévoiance de la Fourmi à faire des amas de grain pour l'hiver **. Il est vrai que dans une Note, le Poete se retranche à la manière industrieuse dont elles construisent leurs édifices, & qui est toûjours une marque de leur prévoiance de l'avenir.

Nous pouvons ramener de même la Moralité de Salomon à la diligence de la Fourmi, & suposer, que quand il l'a proposée pour modèle au Pareffeux, il avoit principalement en vüe l'amour du travail qui caractérise cet Insecte. Il n'y a qu'à lire le passage pour se convaincre que c'est bien là son intention. *Allez à la Fourmi Pareffeux, dit-il, examinés ses voies, considerés ses démarches. Elles vous aprendra la sagesse, quoi qu'elle n'ait ni Chef, ni Maître, ni Conducteur.*

Rien de plus laborieux que ce petit Animal. On le voit toûjours en mouvement. Il travaille pendant tout l'Eté sans interruption.

C

La

* Lib. XL. Histor. Var.

** Chant. I. p. 9.

La nuit même n'est pas un tems de repos pour les Fourmis, & lors que la Lune est dans son plein, on les voit continuer à agir : Cette grande activité a pour principe leur tendresse pour leurs petits, qui naissent pendant la belle saison. Elles sont continuellement à la quête pour trouver de quoi les nourrir elles & leur famille.

„ Les Fourmis, dit Mr. Carre, cherchent
 „ par tout des provisions pour porter dans
 „ la Fourmillère. Si ce qu'elles trouvent est
 „ lourd & pesant, elles se mettent plusieurs
 „ après; les unes tirent, les autres poussent.
 „ Si leurs efforts sont vains, que le nombre
 „ ne puisse ébranler la Masse, elles la divi-
 „ sent en petites parties avec leurs pinces,
 „ & la portent en détail au Magasin commun.
 „ Si quelqu'une fait une heureuse décou-
 „ verte, elle en donne avis par quelque signe qui
 „ nous est inconnu, peut-être par un mou-
 „ vement de tête, ou par un coup de patte.
 „ Aussi-tôt la République se met en action ;
 „ on fraie deux routes, l'une pour celles
 „ qui vont ataqer, l'autre pour celles qui
 „ reviennent chargées.

Vous n'avez pas oublié, sans doute, *Mon-*
sieur, les beaux Vers de *Virgile* sur l'activité
 des Fourmis. Vous ne ferez pas fâché de
 voir comment l'Abé *des Fontaines* les a rendus.

Char-

Chargé de butin , le noir bataillon , dit-il , traverse la Campagne le long d'un sentier étroit , & franchit les herbes. Les unes portent , ou poussent avec effort des grains de froment ; les autres pressent les moins laborieuses. Tout est en mouvement sur la route *.

Quelque spéculatif pourroit trouver de la contradiction entre *Salomon* & *Virgile* dans leur description de la Fourmi. Le Prince a dit que dans leurs travaux , elles n'ont ni Inspecteur ni Comandant , & le Poete dit que quelques unes d'elles font marcher la troupe , & châtient celles qui ne font pas assez de diligence.

*Pars agmina cogunt ,
Castigantque moras.*

Rien de plus aisé que de concilier cette contradiction aparente par cette Règle de Critique qui nous avertit de ne pas trop presser les expressions des Poètes , parce qu'elles sont ordinairement fort figurées. Le Père de la Rivé est bien entré dans la pensée de Virgile. Voici sa note sur cet endroit.

C 2

La

* It nigrum campis agmen , prædamque per herbas
Conve&nt calle angusto , pars grandia tradunt ,
Obnoxiaë frumenta humeris , pars agmina cogunt ,
Castigantque moras , opere omnis semita fervet.

Æncid. Lib. IV. v. 405.

La diligence de quelques Fourmis, dit-il, semble une correction qu'elles font à celles qui les précèdent, & qui, à leur gré ne vont pas assez vite.

Pour voir la diligence & l'activité des Fourmis dans tout leur jour, il n'y a qu'à les suivre lors qu'il est arrivé quelque accident à leur Fourmillère. Qu'une Taupe ait causé un tremblement de terre qui ait renversé l'édifice, on en a bien-tôt construit un autre. On comence par sauver les éfets des ruines. On s'empresse à dégager les Oeufs, & à les porter en lieu de sureté. Donés un coup de pic à leur Fourmillère, deux jours après tout ce bouleversement sera réparé. Il ne sauroit leur arriver aucun accident à quoi leur soin & leur industrie n'apporte aussi-tôt le remède.

Outre leur activité, on doit encore faire attention à la Police qui regne parmi elles. C'est un petit Peuple réuni come les Abeilles. C'est une espèce de République, qui, si elle n'a pas des Loix, ne laisse pas d'être très bien policée. On voit un concert bien marqué dans leurs travaux, un acord merveilleux, soit qu'il s'agisse de la construction de leur demeure, soit de pourvoir à leur subsistance journalière. Chacune fait ce qu'elle a à faire pour le bien public, & remplit exactement

sa

sa tâche. Ce qui est encore bien digne d'observation, c'est que dans le grand mouvement qu'elles se donent; elles ne s'embarassent point les unes les autres. Celle qui entre n'empêche point celle qui sort, celles qui ne sont pas chargées se retireront hors du chemin pour faire place à celles qui le sont. Loin de leur être en obstacle, si le fardeau se trouve trop pesant, celles qui sont libres le partageront. Vous verrés une Fourmi qui traîne avec de petites ferres qu'elle a à la tête, des grains qui pèsent trois fois plus qu'elle. Elle avance come elle peut à reculons, mais elle ne tardera pas à trouver en chemin quelque Amie qui lui prêtera secours.

Quoi que vous aiés lû plus d'une fois *le Spectacle de la Nature*, je ne doute pas que vous ne voiez encore avec plaisir la description vive & gracieuse de la Police qui s'observe parmi les Fourmis, lors même qu'elles vont à la Picorée. „ Il n'est pas permis à tout „ ce petit monde, dit-il, de courir ça & là „ à l'aventure. Il y en a qui sont chargées „ de battre l'estrade, & d'aler à la décou- „ verte. Sur leur rapport, tout le Peuple se „ met en campagne pour aller doner l'affaut „ à une Poire bien mure, ou à un Pain de „ sucre, ou à un Pot de confiture. C'est „ une Carrière de sucre, c'est un Pérou

„ qu'on leur a découvert. Mais pour y aller
 „ & pour en revenir, la marche est réglée.
 „ Tout le monde a ordre de se rassembler
 „ par un même sentier*.

On peut encore rapporter à la Police la propreté qui règne dans leurs habitations. Elles n'y souffrent rien de gâté ou de corrompu. Quand les graines qu'elles peuvent avoir de trop, comencent à fermenter, elles les portent hors de la Fourmillère & les abandonnent. Les Cadavres de Fourmis ne tardent pas à être emportés, crainte d'infection. Voici coment un Poete nous a décrit les derniers devoirs qu'elles rendent à leurs semblables ;

*Regardés cette Fourmi morte,
 Elle est écrasée à demi,
 Une charitable Fourmi,
 A l'aide d'une autre l'emporte ;
 Regardés come toutes deux
 L'ont mise dans un petit creux
 Et d'un brin d'herbe l'ont couverte :
 Voiés les autres acourir,
 Qui semblent regretter la perte.
 De celle qui vient de mourir. REGNIER.*

Je me flate, *Monsieur*, qu'ayant conduit la Fourmi jusqu'au tombeau, & l'ayant enseveli, vous regarderés ma tâche come achevée.
 Je suis &c.

ESSAI



ESSAI

*Sur le Sujet proposé par l'Académie des Belles
Lettres de Corse, concernant l'Etablissement
des Loix & l'Obligation de s'y conformer,
pour le Prix de l'Année 1750.*

Deus ille fait Deus, inclute Memmi,
Qui princeps vitæ rationem invenit eam, quæ
Nunc appellatur Sapientia, quique per artem
Fructibus è tantis vitam tantisque tenebris,
In tam tranquilla & tam clara luce locavit.

LUCRET.

LEs Loix sont le frein le plus redoutable
à l'Ambition des Grands, & à la licence
des Peuples; c'est l'appui des Etats, & le
triomphe de la Raison. Sans elles point de
sûreté, point d'ordre, point d'union; nulle
propriété; la force & la violence décideront
seules des Biens & de la Vie; tout ce qui pa-
roitra utile aux Homes leur paroitra aussi
légitime; l'Intérêt & les Passions ne reco-
noissant, ne respectant aucunes barrières,
se répandront come un Torrent impétueux,
sur la face de la Terre, & y produiront
d'affreux ravages. Aussi CHARLEMAGNE di-
soit-il, *Que la force ne servoit qu'à vaincre;*

Et à subjuguer les Homes ; mais qu'il falloit des Loix , pour les gouverner.

C'est ce qu'ont bien senti les premiers Législateurs ; considerant , d'un côté , que les Homes sont des Créatures libres & intelligentes , mais qui ont besoin d'être éclairées sur la nature de leurs devoirs , sur leur utilité , sur l'obligation de les pratiquer ; considerant d'un autre côté , que cette obligation n'aura pas assés de force sur eux , s'ils peuvent la violer impunément ; ils leur imposent la nécessité de l'observer ; & tournent en Loix rigoureuses ce qui n'étoit d'abord que des Préceptes utiles. Les peines & les châtimens dont les Loix menacent les Transgresseurs sont le frein le plus redoutable à la fraude , à l'injustice & à la violence. Sans ce frein , l'Home livré à ses passions , & ne leur donant aucunes bornes , sacrifieroit tout pour les satisfaire ; n'aimant que lui même , la mesure de sa force seroit celle de ces vols & de ses rapines ; Ravisseur injuste & cruel , il s'approprieroit , autant qu'il le pourroit , tout le fruit du travail & de l'industrie de ses Voisins ; Père dénaturé & barbare il n'églieroit le soin de ses Enfans , & les abandoneroit à la Providence , dès qu'ils mettroient le moindre obstacle à ses comodités ou à ses plaisirs. Séparés des autres Homes ,
par

par les intérêts particuliers , redoutant leur approche , come on craint celle des Ennemis; il ne se formeroit entr'eux aucune liaison ni aucune Societé. On se fuiroit come on fuit les Tigres & les Lions; les Humains , épars & dispersés dans les Forêts , seroient aussi sauvages & aussi féroces que les Animaux qui les habitent.

Et qu'on ne s'imagine pas que ce soit ici une Fiction ou un Tableau imaginaire. Les Homes qu'on a trouvé dans quelques Contrées de l'*Amérique* , nous ont fait voir dans quel aveuglement sont plongés les Mortels , lors qu'ils ne sont pas éclairés par des Loix sages & équitables. Ils portent la brutalité jusqu'à se déchirer réciproquement , & à se nourrir de la chair de leurs semblables ; tant les sentimens d'humanité ont peu de force sur des Gens sans éducation , & sans connoissances. L'Etablissement des Loix est donc nécessaire pour réunir les Homes , pour maintenir entr'eux l'Ordre & la Paix , pour conserver les Familles , pour mettre une barrière à l'usurpation & à la violence ; & pour fonder dans chaque Societé un Gouvernement & une Police , qui protègent l'Innocence , qui punissent le Crime , & qui y fassent fleurir les Arts & l'Abondance.

Mais afin que les Loix produisent ces heu-

heureux états, il faut qu'elles soient conformes à la nature de l'Homme; c'est à dire, qu'elles soient claires, précises, à leur portée, & convenables au bien public, qui doit être le but de tout sage Législateur. Il ne faut pas que les Loix Civiles ou Politiques blessent ces Loix naturelles que tous les Hommes trouvent gravées dans leur propre cœur, lors qu'ils y font quelque attention. Come elles sont le fondement de nos obligations; tout ce qui y est contraire paroît injuste & peu respectable. Ainsi la Loi que la Ligue fit, pour priver HENRI IV. de la Couronne de *France*, que les droits de sa Naissance lui donoient, fût une Loi inique, qui tomba, des que la Violence cessa de la soutenir. Ainsi *Charlemagne* qui ayant vaincu & subjugué les *Saxons*, priva par une Loi, les Enfants, de l'Héritage de leurs Pères, fit une Loi injuste, parce qu'elle étoit opposée à cette Equité naturelle, qui laisse aux Enfants le bien de leurs Pères, à moins qu'on n'ait des raisons particulières pour les leur ôter.

Si l'on ne doit pas changer les Loix Civiles sans de grands motifs, à plus forte raison ne doit on pas altérer les Loix naturelles.

Nous devons, disoit Balzac, nous contenter des Loix & de la Sageffe de nos Pères, come de leur Terre, & de leur Soleil.

Les Loix sont encore injustes , lors qu'elles sont trop sévères , & qu'elles punissent les moindres fautes aussi rigoureusement que les plus grands Crimes. Telles étoient celles de *Dracon* que l'on disoit être écrites avec du Sang. Un autre Législateur n'étoit pas moins injuste , aiant fait mettre le Tableau des Loix dans un lieu si élevé qu'on pouvoit à peine les voir , bien loin de pouvoir les lire. Un sage Législateur doit avoir moins pour objet d'augmenter le nombre des Transgresseurs , que de les diminuer ; il doit aussi se proposer constamment pour but , le bien de la Société. Ainsi *Lycirgue* , qui donna des Loix aux *Lacédémoniens* , manqua d'équité , lors qu'il ordona qu'on exposât les Enfans qui naistroient mal faits ou mal constitués ; come si un Esprit bien fait ne pouvoit pas loger dans un Corps mal fait , ou trop délicat. Il manqua aussi de sagesse , lors qu'il permit le Larcin adroit & secret ; come si l'adresse & le mystère pouvoient diminuer l'injustice d'une Action.

Les Loix , pour être bones & salutaires , doivent être convenables au caractère de la Nation à laquelle elles doivent servir de Règles. Ainsi *Solon*.dit , que les Loix qu'il avoit données aux *Athéniens* n'étoient pas les meilleures qu'on pût faire , mais qu'elles étoient
les

les plus propres au caractère de ce Peuple. L'Etat Civil suppose la nature même de l'Homme, telle que le Créateur l'a formé; il doit lui faciliter les moyens de s'aquitter plus fidèlement & plus exactement des devoirs que les Loix naturelles lui prescrivent! Bâti sur un autre fondement, c'est faire un Edifice chancelant qui s'écroulera bien-tôt.

Des Loix qui seroient contraires aux Ordres émanés de Dieu même, ne sauroient avoir aucune force, parce qu'elles détruiroient des Obligations primitives & supérieures. La dépendance de l'Homme à l'égard de Dieu est absolue. Comme il tient de lui la vie & tous les biens qui l'accompagnent; qu'il est toujours sous sa main, & que son Créateur a le pouvoir de punir sa désobéissance, il ne sauroit se dégager, par aucunes considérations, de l'obligation de lui obéir, & de pratiquer ses Comandemens. Un Prince qui exigeroit qu'on préférât ses Ordres à ceux de Dieu; ne mériteroit pas qu'on respectât les siens.

Après ces exceptions que j'ai crû nécessaires; qui ne sent l'utilité des Loix & l'obligation où nous sommes d'y conformer nos mœurs & notre conduite? Qui ne sent que nous ne saurions mieux satisfaire aux devoirs de notre destination, faire un usage
plus

plus légitime de nôtre Raison , & mieux remplir les vûes de l'Être suprême, qui aiant fait l'Homme pour la Société, veut qu'il contribue à la faire prospérer, par son amour pour l'Ordre, & la Subordination ? C'est ainsi qu'en travaillant à son propre bonheur, il procure celui des autres ; & par conséquent celui de la Société, qui come un vaste Edifice, est apuïée sur tous les Particuliers qui la composent, come sur des Colones qui doivent soutenir le Bâtiment.

L'obligation où nous sommes de nous conformer aux Loix & de les respecter, est d'autant plus forte & plus étroite, que nôtre sûreté, celle de nôtre Famille, la prospérité de nôtre Patrie, sont étroitement liées avec leur observation. Si nous foulons aux pieds les Loix, chacun se croira en droit de les violer come nous. L'Ambition, la Licence, tous les Vices marcheront tête levée. Que deviendront alors nos Biens, nôtre Honeur nôtre Vie, la Société entière ? Nous rentrerons dans l'Anarchie, dans le Cahos & dans l'affreuse Misère, d'où les Loix nous avoient tirés ; nous deviendrons la proie & la victime de tout Homme assés injuste pour nous attaquer, & assés fort pour nous vaincre.

L'Homme a besoin d'un Supérieur, qui ait le droit de comander & le pouvoir de se faire obéir ;

ce supérieur absolu est l'Être suprême , qui est nôtre Créateur , nôtre Conservateur , & qui tient en ses mains la peine & la récompense. L'Homme a besoin d'une Digue à ses penchans déréglés , & à ses passions éfrenées, & cette Digue il la trouve dans des Loix sages & équitables , qui perfectionent l'Homme , & conservent ses facultés. Par là tout est juste & bien proportioné. Les relations de l'Homme à Dieu , & sa subordination sont marquées. Quand il remplit ses engagements, une satisfaction intérieure lui prouve , qu'il est dans l'ordre , & que le Souverain Législateur est satisfait de sa conduite. L'Homme a aussi, come Citoyen , des relations étroites avec la Société dont il est membre ; il ne faudroit violer ce Contract & rompre ces liens, sans ruiner sa félicité & ouvrir la porte à tous les désordres. Tous ses Concitoyens doivent le regarder come l'Ennemi juré de leur bonheur & se déclarer ouvertement contre lui. *Catilina* étoit de fait, un Ennemi plus dangereux , & plus cruel qu'*Annibal* & que *Mithridate*. Ceux-ci faisoient la Guerre aux Romains hors de leurs Murs, celui là les attaquoit dans leurs propres Foiers : Les Loix opprimées , & les Divisions intestines , qu'il causoit , ébranloient les fondemens mêmes de la République.

De ces Remarques générales, passons à quelques Réflexions particulières.

Come on est souvent obligé dans un bon Gouvernement, de ne pas charger le même Corps de plusieurs affaires différentes & de les partager en diverses Jurisdictions, pour ne pas les confondre, un tel partage ne doit pas diminuer l'Autorité des Loix, ni causer entre ces Corps différens aucune jalousie. De cette diversité d'intérêts & d'attributs doit résulter, au contraire, une émulation louable, pour se surpasser les uns les autres, dans l'objet & le bût comun, qui est le Bien public. C'est la seule barrière qui doit arrêter, ou plutôt, qui ne doit jamais arrêter leur marche; le desir de plaire, la crainte de n'être pas généralement approuvé, la délicatesse, ou le danger des circonstances, ne doivent pas influencer dans leurs Délibérations, ni en suspendre les opérations. Un Pilote cessera-t'il de tenir le Timon dans la Tempête, parce qu'il sera blâmé & contredit par quelques Passagers ou quelques Matelots? Se jettera-t'il imprudemment dans la Mer, pour éviter le Naufrage?

Dans une Communauté bien réglée, tous les Corps, loin d'entrer en contestation sur leurs prérogatives & leurs droits respectifs, doivent se prêter un apui mutuel, & se sou-

tenir

tenir réciproquement. Les Privilèges de chaque Corps doivent se perdre dans le Centre comun, qui est le maintien des Loix & la conservation de la Societé. De là naissent cet ordre & cette harmonie qui en font la force & la beauté.

Qu'un Corps passe un peu au delà de ses limites, ou qu'il demeure en deça, qu'importe, pourvû que la Comunauté soit à couvert de l'invasion de ses Ennemis, que la Liberté soit respectée, qu'on ferme l'entrée de la Patrie à la Défiance & à la Discorde, dont le souffle empoisonné corrompt les Cœurs, & renverse les Etats les plus puissans ? Je ne connois point de Droits, de Privilèges, plus sacrés, plus inviolables, que l'heureuse prérogative de maintenir la Liberté, l'Ordre & la Paix.

Mais pour les perpétuer, rien n'est plus propre & plus convenable qu'une exacte observation des Loix. Si les Magistrats, qui sont à la tête de l'Etat, donnent l'exemple, & en font eux mêmes de fidèles Observateurs, si leurs Concitoyens sont bien convaincus qu'ils n'ont en vue que le bien public, d'où pourroient naitre le trouble & les défiances ? L'Autorité marche d'un pas bien ferme, quand elle est apuïée sur la Justice & sur la Prudence. Je sai que cette espèce d'égalité
que

que l'on suppose trop entière dans une République, malgré la Subordination qu'établissent les Loix, afoiblit le Pouvoir, & en diminue l'influence. Cependant, si le Gouvernement tient la balance toujours juste, s'il ne la fait jamais pancher que du côté de l'Equité, les Nuages que l'inquiétude & les soupçons font naître, seront bientôt dissipés : Mais si l'Ambition ou l'Intérêt, venoit à mettre un poids d'un côté de la balance, il seroit bien à craindre que la Licence ne mit, de l'autre côté, un contrepoids beaucoup plus fort, qui la feroit trébucher.

Cet inconvénient n'arrive pas si souvent & avec autant de facilité dans une Monarchie, parce que les Sujets dociles & acoutumés à l'obéissance, respectent une Autorité qui tient le Glaive levé sur leur tête, & qui, réunie dans un seul, en acquiert plus de force & de dignité. La distance où ils sont du Souverain, les graces dont il est le Dispensateur, les Homages qu'on s'empresse à lui rendre, l'air soumis & respectueux d'une foule de Courtisans, tout cela affermit une Puissance, sous laquelle les plus indociles sont forcés de plier.

GENEVE.

D

EX



E X T R A I T

Des Relations de Mr. le Professeur, CALLENBERG, concernant l'origine & le succès de l'Etablissement qu'il a fait pour la Conversion des JUIFS.

QUand on fait attention à l'état présent des JUIFS, on ne peut s'empêcher de penser que Dieu à de grandes vues sur eux. Leur situation est tout à fait extraordinaire, & c'est un exemple unique en son espèce. On voit une Nation autrefois favorisée de DIEU, d'une façon éclatante, & par dessus tous les autres Peuples de la Terre, qui, après avoir long-tems abusé de la miséricorde & de la patience de Dieu, par ses péchez redoublez, s'est enfin attiré sa redoutable indignation par le Crime abominable qu'elle comit, en rejetant opiniatement le Fils de Dieu, le Rédempteur qu'il leur avoit envoié. Depuis environ 1700. ans, qu'ils furent chassés de leur Patrie, après une Guerre des plus sanglantes, ils se voient dispersez par toute la Terre, sans aucune

apa-

aparence humaine de se voir jamais rassembler en un Corps de Nation, ni remis en paisible possession du Pais de *Canaan*. Ils sont en tous Lieux, come de pauvres Exilez, sans aucune Habitation fixe, qu'ils puissent dire leur appartenir; ils n'y vivent que par la tolerance des Peuples, parmi lesquels ils habitent, & moiennant de gros Impôts, qu'ils sont obligez de leur payer. Cependant, ils ne se confondent point avec eux; mais ils s'en distinguent toujours, avec un grand soin, par la différence de leurs usages & de leur Religion. Et malgré les vexations sans nombre qu'ils ont essuïées en divers lieux & en divers Siècles, ils se sont toujours multipliez. On voit en eux l'accomplissement de cet Oracle du Prophète Osée: Ch. III.

¶ 4. *Les Enfants d'Israël demeureront plusieurs jours sans Roi & sans Prince, sans Sacrifice & sans Statuë, sans Ephod & sans Théraphins.* Depuis près de 1700. Ans, que leur Etat a été détruit par les Armes des Romains, ils n'ont aucun Roi, aucun Prince de leur Nation, mais ils sont par tout soumis aux Rois & aux Souverains des Pais où ils habitent. Ils sont *sans Statuë & sans Théraphins*, car ils détestent l'Idolatrie; mais d'un autre côté ils sont *sans Sacrifice & sans Ephod*, car n'ayant plus le Temple auquel

Dieu avoit ataché son Culte , ni aucun Sacrificateur , parce que leurs Tribus & leurs Familles sont confondues , ils ne peuvent point offrir à Dieu de Sacrifice ; tout leur Culte se réduit aux Lectures & aux Prières , qu'ils font dans leurs Sinagogues ; mais ce Culte est fort miserable , come on le verra dans la suite. Ainsi ils font un Monument vivant & perpétuel de la Divinité de nos Livres sacrez , parce qu'on voit acomplis en eux les Oracles du Vieux & du Nouveau Testament , qui les regardent.

Les Chrétiens fenvez ont compris dans tous les Siècles , qu'il étoit de leur devoir de travailler à la Conversion des *Juifs* , autant qu'ils étoient à portée de le faire. *St. Justin* Martir, leur en dona l'exemple au II. Siècle de J. C. dans ses Dialogues avec le *Juif Tryphon*. Dans les Siècles qui ont suivi , divers Docteurs Chrétiens ont écrit contre eux dans le même dessein. Depuis deux cents ans plusieurs Savans Protestans d'*Allemagne* ont publié divers Ouvrages dans la même vüe , les uns en Latin , & les autres en Allemand. Mais tous les travaux de ces Savans Hommes ont été de peu d'usage pour le but qu'ils se propofoient : En voici les raisons. Les *Juifs* , Peuple le plus glorieux qu'il y ait sous le Ciel , méprisent souverainement

nement les autres Peuples, & tout ce qui vient de leur part, & ne daignent pas lire leurs Livres. Ils sont généralement ignorans en toutes choses & ne savent d'autre Langue que celle de leur Nourrice: Ils n'entendent pas même les Prières qu'ils adressent à Dieu dans leurs Sinagogues, parce qu'elles sont écrites en Hébreux. Ceux d'entr'eux, qui se tournent du côté du Commerce, & ce sont ceux qui font le plus grand nombre, ne s'appliquent à aucune autre chose. Ceux qui se destinent à être Rabins, se bornent à l'étude de leur *Thalmud*, qui est le Recueil de leurs Traditions, & des Règles de leur Religion. Il n'y en a qu'un petit nombre qui étudient le *Vieux Testament*. A peine y en a-t'il un entre dix mille, qui s'avise d'apprendre le *Latin*, pour profiter des Lumières des autres Peuples; & l'on ne voit guères, que ceux qui se destinent à être Médecins, qui étudient cette Langue. Il ne faut donc pas s'étonner, s'il ne lisent pas nos Livres Latins. Ajoutez à cela une autre considération, particulière, qui regarde les Juifs répandus en *Allemagne*, & dans les Pais voisins, à l'*Orient* & au *Nord*. Ils ont entr'eux un Langage particulier, qui est un Allemand corrompu, rempli de vieux mots, d'expressions qui leur sont propres, & de quantité de Mots Hé-

breux , ou confervéz en leur entier , ou tordus , & fléchis , felon l'analogie de la Langue Allemande ; deforte que ce qui est Peuple parmi eux , ainfi que les Femmes & les Enfans , n'entendent que peu ou point le pur Allemand. Il y a plus encore : Ils ne fe fervent point , pour écrire , du Caractère Allemand , mais ils ont un Caractère particulier , & fort groffier , qui est tiré de l'Alphabet Hébreu ; * ce qui fait que ceux que l'on vient d'indiquer , Peuple , Femmes & Enfans , ne favent ni lire ni écrire en Caractère Allemand. Ce font là les caufes du peu de fuccès qu'ont eû tous les Ouvrages que les Docteurs de diverses Nations , & les Allemands même , ont écrits pour l'instruction de ce Peuple.

C'étoit donc à Mr. *Jean Henri Callenberg* , célèbre Professeur en Théologie dans l'Université de *Hail en Saxe* **, qu'étoit réfervée la gloire de faire un Etablissement également durable & efficace , pour la Conversion des Juifs.

* On trouve dans la grande Grammaire Hébraïque de *VUXTORFF* des instructions pour apprendre à lire ce Caractère : Mais ces instructions ne peuvent fervir qu'à ceux qui entendent l'Allemand & l'Hébreu.

** Dans les Etats de S. M. le Roi de Pruffe. Elle a été fondée par le Grand Electeur l'an 1692 & a été toujours floriffante depuis , tant par les Savans Professeurs qui y ont été apellez . que par divers excellens Etabliffemens qui y ont été faits.

Juifs. Il Pa comencé dès l'an 1728. & l'a continué constamment depuis. Après en avoir instruit le Public par un Avis imprimé, il a publié des Relations d'année en Année, d'abord sous le nom de *Continuation*, dès l'an 1729. jusques à la fin de Mai de l'an 1736. & ensuite sous le nom de *Relation*, & il en a déjà doné 26. à 27. Ces Relations sont écrites en Allemand, ce qui fait que cet Etablissement n'est que peu ou point connu en France, & dans les Pais, qui ont l'usage de la Langue Françoisé: Cependant, il mérite bien de l'être par son importance, puis qu'on peut le regarder come un des plus heureux Evénemens de ce Siécle. Deux Savans François qui l'envisageoient ainsi, ont travaillé à le faire conoitre par des Piéces imprimées, il y a plusieurs années. Le premier est Mr. LE MAITRE, Ministre Réfugié, Pasteur d'une Colonie Françoisé, à *Schwobach*, & ensuite à *Bucquebourg*. Il a doné deux Lettres sur ce sujet dans la *Bibliothèque Germanique*; la première inserée dans le Tome XXXI. page 193. & la seconde dans le Tome XXXVI. pag. 49. datée de *Bucquebourg* le 10. Août 1735. Le second est feu Mr. BOURGUET, mort Professeur en Philosophie à *Neuchâtel*, sur la fin de 1742. Ce Savant réunissoit une étendue prodigieuse de conois-

fances en tout genre, une Pieté solide & un grand Zèle pour l'avancement du Règne du Seigneur. En 1736. il adressa sur ce sujet une Lettre fort étendue à l'Illustre Mr. **OSTERVALD**, Pasteur à *Neuchâtel*, qui fut imprimée dans le *Journal Helvétique* de *Juillet* de la même Année page 41. Mais como ces deux Savans n'ont pas continué d'instruire le Public sur un Etablissement si utile, qui a fait depuis qu'ils ont écrit des progrès considérables & que plusieurs Persones pieuses ont souhaité que l'on en donât une Histoire exacte & circonstanciée, tirée des Relations de Mr. *Callenberg*, on s'est déterminé d'en donner des Extraits, dans ce Journal, persuadé qu'ils feront plaisir & qu'ils contribueront à l'édification de tous ceux qui ont à cœur l'avancement du Règne de Dieu.

On peut dire, que l'Etablissement de M. *Callenberg*, est une Oeuvre qui vient de Dieu, & non des Homes: Il n'en avoit point formé le projet, & n'en avoit pas même l'idée; mais il y fût conduit come par la main, & presque malgré lui, par la Providence; voici de quelle manière.

Il y a plus de 30. ans, qu'un Ministre Evangélique de la *Basse-Saxe*, Home Savant & pieux, zélé pour la Conversion des Juifs

&

& qui étoit parfaitement au fait de leurs sentimens & de leur langage, aiant compris, que pour parvenir à ce but salutaire, il faloit doner aux *Juifs* des Instructions écrites en leur Langue & avec leurs Caractères, il composa un petit Ouvrage de quelques Feuilles in 12. qu'il intitula *la Lumière du Soir*, par allusion à l'Oracle de *Zacharie XIV.* 7 qui porte, qu'*au tems du Soir il y aura de la Lumière.* Il le partagea en V. Chapitres, & le fit en manière de Dialogue, où il introduit deux Rabbins pour Interlocuteurs. Il fût si bien imiter le stile, les idées & les raisonnemens des *Juifs*, que plusieurs d'entr'eux s'y trompèrent & le lûrent d'un bout à l'autre, sans s'apercevoir, sinon à la fin, que c'étoit l'Ouvrage d'un Chrétien. Et en éfet, le plan en est si bien dirigé, selon leur goût, qu'il n'est pas possible qu'il n'atire leur attention, parce qu'il s'acorde avec leurs plus douces espérances. Dans le I. Chap. il montre qu'il y a plusieurs Prophéties, qui regardent le Règne du Messie, & la Gloire de l'Eglise des derniers Siècles, qui n'ont point été encore accomplies, & qui le feront certainement un jour, & que les Théologiens Chrétiens ne sont point fondés à prétendre, qu'elles ont été déjà accomplies, & à les expliquer dans un sens mystique & allégorique. Ce début

ne

ne pouvoit que plaire extrêmement aux Juifs, parce que rien ne les révolte tant, que ces explications allégoriques des Interprètes Chrétiens. Il traite la même matière dans le Chap. II. & rapporte un grand nombre d'Oracles & quantité de Passages de leurs Auteurs les plus estimez, qui parlent de la gloire & du bonheur, qui doit arriver au Peuple d'*Israel* quand il se fera converti. Mais cōme les *Juifs* suivent jusqu'à présent l'erreur de leurs Pères, qui come dit *St. Paul*, Rom. X. 3. *voülant établir leur propre justice, ne se sont point soumis à la justice de Dieu, c'est-à-dire, à la justification que Dieu a atachée à la Foi en son Fils, le Messie qu'il leur a envoyé, l'Auteur s'atache dans le Chap. III. à détruire cette erreur pernicieuse, mais d'une manière indirecte, en faisant sentir aux Juifs, & par l'Ecriture, & par le témoignage des Rabbins, tout le fond de leur corruption, à cause de laquelle il leur est impossible de plaire à Dieu, enforte qu'ils ont besoin de se convertir de tout leur cœur, & qu'ils ne doivent pas s'imaginer que la pénitence qu'ils pratiquent le jour de l'Expiation, soit suffisante pour les laver de leurs péchez. Il traite encore la même matière dans le Ch. IV. & montre que la repentance salutaire doit venir non d'une crainte Servile, mais de l'amour de Dieu. Cela le conduit à par-*

ler de la Rédemption du Genre-Humain, par les souffrances du Messie, qui est le vrai fondement de nôtre amour pour Dieu. Il rapporte à ce sujet le Chap. LIII. d'Esaië, & s'étend fort au long à en justifier le vrai sens, & par les paroles même de l'Oracle, & par le témoignage de plusieurs anciens *Rabbins*. Enfin dans le Chap. V. il traite de la Contrition, & de la Foi parfaite, c'est-à-dire, vive & efficace : Il fait voir qu'elle a principalement pour objet le Messie, dont il prouve la Divinité par cet Oracle de Jérémie XXIII. 6. où il est appelé *l'Eternel nôtre justice*, & montre qu'il devoit-être ainsi appelé à cause de l'union de la *Schekina* ou Majesté divine avec son Corps & son Ame ; & il prouve cette explication par divers Passages des *Rabbins*. Vers la fin il touche en passant l'extravagance des mauvais Chrétiens, qui vivant dans le péché, se flatent follement d'obtenir miséricorde, à cause des souffrances que le Messie a endurées pour eux.

L'Auteur ne trouvant aucun Imprimeur qui voulut se charger de l'Impression de cet Ouvrage, fût obligé de le garder dans son Cabinet, pendant quelques années. Mr. *Callenberg*, qui avoit été dans sa Jeunesse Disciple ou Paroissien de cet excellent Homme, aiant oui parler de ce Livre, & craignant qu'il ne se perdit parmi ses Papiers après sa

mort, le lui demanda, lui promettant d'employer tous ses soins pour le faire imprimer : L'Auteur le lui envoya le 21. Sept. 1723. avec une Lettre où il lui marquoit, qu'il lui donoit plein pouvoir d'en disposer, come il le jugeroit à propos. M. Callenberg, muni d'un Programme de l'Auteur, où annonçant son Ouvrage, il en faisoit conoitre le contenu, le but & l'utilité, ramassa peu à peu des Contributions volontaires de Mrs. les Théologiens de Hall & de diverses autres Persones pieuses, pour fournir aux fraix de l'Impression. Ne pouvant s'acomoder avec son Imprimeur, qui formoit des prétensions exorbitantes, il prit le parti de se procurer lui même une quantité suffisante de Caractères d'Imprimerie *Juifs-Hebreux*, avec lesquels il vint enfin à bout de faire imprimer le livre en question. L'Edition fut achevée au Mois de Mars de l'an 1728. Il informa le Public de tout ce qu'on vient de voir, dans une petite Pièce datée du 3. Avril de la même année; où il marquoit, que si les Persones pieuses vouloient le seconder par leurs Contributions, il imprimeroit encore quelques autres petits Ouvrages, de la même nature, composez pour l'instruction des *Juifs*. En même tems il anonçoit, que son zèle ne se bornoit pas aux *Juifs*, mais qu'il vouloit aussi

travailler pour la Conversion des *Mahométans* en composant & imprimant divers petits Ouvrages en langue Arabe, qu'il avoit étudiée à fond sous deux habiles Maitres, Arabes de naissance. Ce dessein lui avoit été suggeré par un Ami, qui exerce le Ministère en *Russie*, & qui lui avoit écrit, que dans l'Été de l'an 1727. il avoit eu occasion de converser familièrement avec quelques *Persans*, faits Prisonniers par les *Russiens*, & de leur comuniquer le Catéchisme de *Luther*, traduit en Arabe: Il lui mandoit en même tems, que s'il vouloit composer quelque chose en cette Langue, il pourroit aisément répandre ses Ouvrages dans l'*Orient*, par le moien des Officiers Allemand, qui sont en Garnison dans les Villes que les *Russiens* ont conquise sur la *Perse* &c.

Pour revenir au Livre de la *Lumière du soir*, son Auteur n'eût pas la satisfaction de le voir imprimé. Il mourut quelque tems auparavant, âgé de quatre-vingts & quelques années. Il n'avoit pas voulu qu'on mit son nom au titre du Livre, crainte, que les *Juifs*, généralement prévenus contre tout ce qui part de la main des *Chrétiens*, ne le rebutassent, sans daigner y jeter les yeux; aussi Mr. *Callenberg* ne le nomme en aucun endroit de ses *Rélations*,
non

non plus que son Fils , qui exerce la Médecine avec honneur dans un Roiaume du Nord ; & qui envoie de tems en tems à Mr. Callenberg des Contributions considérables. Ce seroit pourtant dommage que le nom de ce digne Eclésiastique demeurât enseveli dans l'oubli, & il me semble que M. Callenberg devoit par reconnoissance, le faire enfin reconnoître une fois au Public , & nous instruire des particularitez les plus intéressantes de sa vie.

Depuis le Mois d'Avril 1728. jusqu'en Novemb. 1730. M. Callenberg fut chargé seul de faire parvenir le livre de la *Lumière du soir* entre les mains des Juifs. Il eut bien de la peine, au commencement parce que les Juifs, qui sont en grand nombre à Hall, rebutoient ce Livre, soupçonant qu'il venoit d'un Chrétien ; mais bien-tôt après, ils y prirent tellement goût, que dans peu de tems il n'y eut presque aucune Famille Juive à Hall, qui n'en eut un Exemplaire. Il y eut même des Marchands, Juifs, qui en achetèrent en quantité, pour les revendre à Hall & ailleurs. M. Callenberg en envoya aussi quelque quantité à des Libraires, dans les principales Villes d'Allemagne, où il y a des Juifs : Si bien que dans peu, ce Livre se répandit en plusieurs Provinces de l'Empire.

Dans

Dans l'intervale de tems, dont on vient de parler, M. *Calletberg*, encouragé & soutenu par les Contributions volontaires de diverses Persones pieuses, vint à bout de se procurer une Imprimerie, fournie de Caractères Hébreux, Rabinniques, Juifs-Hébreux & Arabes : Avec ce secours il fit imprimer en Juif-Hébreu, outre le Livre de *La Lumière du soir*, une Lettre du même Auteur adressée aux Juifs, le Sermon de J. Christ sur la Montagne, la I. Epître de St. Jean, l'Evangile selon St. Luc & les Actes des Apôtres. Il publia aussi en Arabe le petit Catéchisme de *Luther*, un Morceau du Sermon sur la Montagne, un petit Traité de M. le Profess. *Franc*, intitulé, *Elémens de la Doctrine Chrétienne*, la *Doctrine de S. Paul sur la Justification par la Foi*, & le Traité de M. le Pasteur *Freylinghausen*, intitulé, *L'Ordre du Salut*. De plus, aiant remarqué, que les Profelites Juifs, qui venoient tous les jours mendier à sa porte, étoient peu instruits dans la Doctrine Chrétienne, & peu formés en la Foi, il résolut dès le 8. Août de l'an 1729. de les arrêter à *Hall* pendant 3. jours, au moins un à la fois, de leur fournir pour leur entretien, 3. Groches journallement, ce qui est environ 10. Sols Monoie de France, & de leur faire doner deux heures de leçon par jour, par un

un vieux Propofant, habile & pieux, qui fe chargea de les instruire gratis, dans les principaux points de la Religion Chrétienne, & de leur inculquer fortement la néceffité de vivre d'une manière conforme aux Préceptes de J E S U S - C H R I S T ; Il fe propofa auffi de leur parler le dernier jour de leur instruction, pour les afermir dans la Conoiffance de la Vérité, & dans la pratique des Vertus Chrétiennes.

Enfin en Novembre 1730. il eut la fatisfaction de voir deux Propofans, Savans & zèlez, qui aiant appris à fond le Langage des *Juifs-Allemand*, lui ofrirent de leur propre mouvement, d'aller dans tout les endroits de l'Empire & du voifinage, où il y a des *Juifs*, pour leur comuniquer les Livres qu'il faisoit imprimer pour eux, de conferer amiablement avec eux fur la Religion, & de travailler ainfi avec douceur & en Charité Chrétienne, à les amener à la conoiffance de leur Sauveur. M. *Callenberg* accepta leur offre, les chargea de fes petits Livres, pour les distribuer gratuitement aux *Juifs*, qui témoigneroient les fouhaiter. Ces Miffionaires partirent enfemble le même Mois. Ils voiageoient à pié, & ne tiroient de ce zélé Professeur, qu'un Florin d'Empire par Semaine pour leur entretien. Tous les Mois lis lui

ren-

doient compte des routes qu'ils avoient tenues, des Villes & des Villages où ils avoient passé, & des Conférences qu'ils y avoient eues avec les *Juifs*. C'est ce qu'on voit dans la III. Continuation. Cette Pièce & les suivantes contiennent un Abrégé des Voïages de ces pieux Propofans, & du succès de leurs travaux, auquel Mr. *Callenberg* a joint aussi une Rélation de ce qu'il a fait de son côté à *Hall*, chaque Mois, pour contribuer à la Conversion des *Juifs* & des *Mahométans*. Ces Rélations fourniront une ample matière à d'autres Extraits, qui pourront suivre, si celui-ci est goûté.





AUX EDITEURS.

Reflexions sur l'Etude, & sur les Talens.

PERMettez, Messieurs, que je relève, en présence du Public, quelques fautes d'impression, qui vous sont échappées, dans l'Essai sur cette Question, *Les Talens sans Etude peuvent-ils produire du beau?* Je suis bien éloigné de vous faire un Crime de ces petites inadvertances : Je fais que, sans une extrême attention, il est difficile de ne pas y tomber, & que l'œil coule trop rapidement sur les Epreuves de l'Imprimeur, pour saisir d'abord une lettre superflue, omise, ou changée contre une autre, ou même un mot entier oublié. Cependant cela gâte le sens & défigure l'Ouvrage. C'est assés à un Auteur de répondre de ses propres fautes, sans avoir encore sur son compte celle de l'Imprimeur. Si j'avois eû l'audace d'aspirer au prix de l'Académie de *Paris* qui a proposé cette Question, cela seul auroit pû me l'ôter ; car enfin, on n'est pas obligé de deviner un sens qui ne se montre point. Par exemple, un Lecteur peu indulgent critiqueroit fort, & avec rai-

raison, cette phrase, page 504: La Nature faisoit tous les *fruits* de sa Science. Il s'agit ici de Mr. Galatin, Professeur en Philosophie, à Genève, qui pour devenir un bon Philosophe n'auroit eû qu'à vouloir l'être, tant il avoit de facilité & de talent. Il sembloit en effet que son Génie lui dictoit ce qu'il devoit dire. Ainsi, au lieu d'imprimer que la Nature faisoit tous les *fruits* de sa science, il faut, come on avoit écrit dans la Copie, qu'elle en faisoit tous les *fraix*. Ce qui excuse un peu l'Imprimeur, c'est que l'écriture étoit mauvaise, & assez mal aisée à déchiffrer. Il est vrai que le sens doit guider; lors qu'il ne se présente pas d'abord il oblige alors à relire avec plus d'attention & d'exactitude: Car enfin, la plus part des Ecrivains & des Lecteurs ne sont pas Gens à nous faire grâce, & à supposer une faute d'impression dans ce qui est louche ou obscur. Le mot de *suposer* que je viens d'écrire, me rapelle qu'il a été absolument tronqué à la page 513. ligne première, car elle *apose* des Productions. Le mot *apose* ne signifie absolument rien; mais si vous mettez *supose*, come il y avoit, le sens se présente clairement. Il me semble que tout Lecteur équitable doit avoir pour règle de ne pas imputer aisément à un Auteur, d'ailleurs judicieux, de parler sans sçavoir ce qu'il dit.

Je rejette alors sans balancer la faute sur l'Imprimeur ; j'aime mieux le croire peu exact ; que de croire l'Auteur peu sensé. Mais ces sortes de discussions n'intéressent pas assez le Public pour les continuer plus long-tems ; je le prie seulement de corriger encore page 505, *ou dans ses Reflexions, & dans ses Livres,* il faut *ou dans ses Livres,* Page 507 : *Tout ce que je viens de dire tient par un fil délié.* On a oublié y tenir par un fil délié. Page 512 : *L'Homme de Génie se découvre, quoi que lentement, & se saisit par une sorte d'instinct ;* il falloit ajouter, *mais* il ne peut rendre raison de ce qu'il voit, & de ce qui le charme. Au lieu, *se découvre & se saisit,* il falloit, *le découvre & le saisit.* Il s'en est encore glissé une dans une autre Pièce p. 463. lig. 13. on a mis le mot de *Révélation* au lieu de celui de *Résurrection,*

Pour dédomager un peu le Lecteur de l'ennui que ces petites Remarques auront pu lui causer, j'en ferai quelques autres plus importantes, que la même Question occasionnera.

Si j'avois ambitionné le prix destiné à celui qui l'aura le mieux traitée, je serois entré dans les vues de l'Académie qui doit le distribuer. Son dessein, sans doute, est d'en-

courager l'Étude, en faisant sentir la supériorité qu'elle a sur les Talens naturels, qu'elle a droit de perfectionner, & qu'elle perfectionne en éfet quelquefois. Je fais qu'on peut dire là dessus de très belles & de très bonnes choses; qu'un Diamant qui est bien taillé, en acquiert plus de beauté & d'éclat; qu'une belle Personne, dont l'Esprit est cultivé, & dont les graces naturelles sont relevées par un ajustement propre & décent, même par des ornemens bien placés, en paroît plus belle; qu'à tout prendre des talens bruts ne valent jamais ceux qui sont polis par l'art, & mis en Oeuvre par l'Étude, & l'Industrie. On pourroit ajouter, que le Terrain le plus fertile & le plus fécond demande encore le secours de la culture; que les Personnes intelligentes savent relever les avantages d'une belle situation par des ornemens dérobés à l'Art, à qui l'on défend de se montrer. On dira encore, que les Talens naturels, mais incultes, ressemblent à ces Terres agrestes, qui ne produisent abondamment que des Fruits sauvages, ou des Fleurs, mêlées avec des Ronces & des Epines, qui les couvrent, ou les défigurent. Que l'Art soit apellé pour les cultiver, tout prend alors un aspect riant & agréable. Les fruits perdent leur apreté, & flattent le goût & l'odorat; par leur parfum

& leur coloris. Les fleurs relevées habilement & rangées avec élégance, se présentent avec grace, & avec dignité; la plus belle décoration d'Opéra doit céder à une perspective si brillante & si magnifique. Il en est de même, dira-t'on, des Talens: S'il ne sont cultivés, & taillés pour ainsi dire, par d'habiles mains, ou ils restent en deça de leurs limites, ou ils vont au delà; ils se perdent ou s'égarerent en fortant des bornes que la Nature leur a prescrites.

On essaiera aussi de répondre aux Objections qu'on fait contre l'Etude: Il est vrai, dira-t'on; qu'elle émouffe, & qu'elle éteint même le Génie, lors qu'elle est excessive, ou trop poussée, mais elle ne produit point cet effet, quand elle est bien dirigée, & qu'on ne fait choix que de bons Livres. Le fameux *Pascal*, parvint, dit son Histoire, à la 32me. proposition d'*Euclide*, par la seule force de ses Talens; mais il en seroit demeuré là, s'il n'eut pas été aidé par l'Etude, ou d'habiles Maitres. Le célèbre *La Fontaine* produisoit des Fables, avec autant de facilité qu'un Pomier produit des Pomes; aussi Madame de la *Sablère* croioit le bien caractériser en l'apellant un *Fablier*. Mais ce même *La Fontaine*, avec son Talent supérieur, eut besoin, pour réussir, d'avoir

vû *Phèdre*, & d'être éclairé par *Esopé*.

Pourquoi voit on tant de jeunes Gens qui promettoient beaucoup, s'arrêter au milieu de la carrière? C'est que leurs Talens ne sont pas aidés & soutenus par le goût & le secours de l'Étude: Ils seroient peut-être parvenus au but, & auroient produit du *beau*, s'ils eussent été guidés par de bons Auteurs. Livrés à leurs penchant, ils ne font que voltiger d'un objet à l'autre, sans se donner la peine d'en chercher, & d'en considérer les diverses faces. Ils se flâtent, d'avoir vû l'Édifice entier, parce qu'ils en ont entrevû un des côtés. Ils s'imaginent que les bornes de leurs yeux sont celles des Objets, & qu'il n'y a rien au delà. Leur marche est rapide, mais sans règle & sans mesure; semblables à ces Torrens, qui, sortant de leur Lit, inondent le rivage qu'ils devoient embéler.

Enfin, l'Étude est nécessaire, conclut-on; quand ce ne seroit que pour nous épargner la fatigue de faire des pas inutiles, & de répéter ce que les Anciens ont dit avant nous. Un Ouvrier, qui a beaucoup de Talens & d'industrie, mais qui ne conoit point l'Antiquité, fit à *Genève*, il y a quelques Années, une espèce de *Baliste*, pour lancer des Pierres & des Feux d'Artifice, dans un très grand éloignement. Cette Machine étoit très ingénieuse,

nieuse ; & d'un usage comode & facile. Il se promettoit de grands avantages de cette invention, qui lui avoit couté des soins, du tems, & de la dépense. Il se trouva malheureufement, que l'Historien *Polybe* avoit fait cette découverte, ou du moins en avoit parlé, environ deux mille Ans avant lui.

*Dis je quelque chose affés belle,
L'Antiquité, toute en cervelle,
Me dit, je l'ai dite avant toi.
C'est une plaisante Donzelle ;
Que ne venoit-elle après moi,
J'aurois dit la chose avant elle.*

Le Chev. de Cailli.

En convenant de tout ce que je viens d'écrire, je persiste cependant à doner la préférence aux Talens, sur l'Etude feule ; dénuée des talens, elle ne fera jamais que des Pédans & de froids Ecrivains ;

*J'aime mieux Bergerac, & sa burlesque audace,
Que ces Vers où Motin se morfond, & nous glace.*

Boileau.

L'Infatigable, le Savant, mais insipide Traducteur de *Marolles* avoit beaucoup d'érudition, mais nul talent. Aussi, quelle fadeur dans

dans ses Ouvrages ! L'Abé d'Aubignac ,
 ayant doné d'assés bones règles , mais ayant
 fait, sur ces memes règles, une assés mau-
 vaise Tragédie , le *Grand Condé* , dont
 le Goût   galoit le Courage , dédit à ce
 sujet, *Je suis bien aise que l'Ab   d'Aubi-*
gnac ait doné des Préceptes judicieux , mais
je suis fâché que ces Préceptes aient fait fai-
re une mauvaise Tragédie à l'Ab   d'Aubi-
gnac. Corneille avoit un Génie Créateur , &
 ce n'est point à l'Art à qui l'on doit la beauté
 de ses meilleures Pi  ces : C'est peut-être ce
 même Génie qui manquoit    *Pavillon* , dont
 Mr. d'*Arnaud* ne parle pas assés avantageu-
 sement , dans une de ses Lettres que vous
 avés, *Messieurs*, imprimée dans vôtre Journal
 de Novembre. On ne sauroit nier qu'il n'eut
 beaucoup d'Esprit , & même de délicatesse ;
 mais il n'avoit pas cette Imagination vive &
 féconde ; ce Talent supérieur , qui font les
 grands Poetes.

Si je ne craignois d'étendre trop cette
 Lettre, je dirois que la Beauté ne doit pas
 toujours sa naissance à la Pensée : Elle sort
 quelquefois de l'Expression , qui a l'art d'em-
 b  lir ce qui sans elle seroit fade & vulgaire.
 Par exemple , quoi de plus comun , & de
 plus insipide que cette Pensée ; *La Mort*
n'epargne Personne. Mais voulés vous l'ornier ,
 la

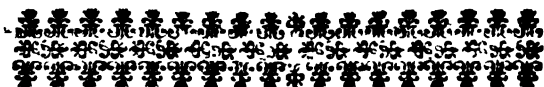
la rendre belle & intéressante ? Dites comé
Malherbe :

*Le Pauvre en sa Cabane où le Chaume le couvre
Est sujet à ses Loix ;
Et la Garde qui veille aux Barrières du Louvre,
N'en defend pas les Rois.*

Mais-en voilà assez sur ce sujet. Il ne me reste, *Messieurs*, qu'à vous remercier du cas que vous paroissés faire de mes Essais & de mes amusemens, en les inserant dans vôtre Journal. Je souhaiterois fort qu'ils pussent plaire au Public, autant qu'à vous; mais je crains plus que je n'espère, quoi-que je ne néglige rien pour les rendre dignes de son aprobation. Par raport à vous, *Messieurs*, vous ne pouvés guères douter de son suffrage; & je suis persuadé que vous ferés vos efforts pour continuer à le mériter par le choix des Pièces, leur varieté, & leur correction. Il y a 18. Ans, que vôtre Journal a comencé, & qu'il continue. Peu de Journaux peuvent se vanter d'une telle Antiquité, sans avoir passé par d'autres mains. C'est une marque qu'il n'est pas indigne de l'attention des Connoisseurs; j'ai presque dit, que c'étoit une forte de témoignage de Noblesse.

Je suis &c.

NOU-



NOUVELLES LITÉRAIRES.

PRIX proposés par différentes Académies.

LE 25. Août 1750. Fête de St. LOUIS, l'Académie Française distribuera trois Prix :

1. Le Prix d'Eloquence, fondé par Mr. de Balzac, l'un des XL. de l'Académie, dont le sujet est : *Jusqu'à quel point le Sage doit avoir égard aux jugemens des Hommes*, conformément à ces Paroles de l'Écriture sainte, *Omnia probate : Quod bonum est tenete ; Eprouvez toutes choses ; retenez ce qui est bon*, I. Ep. aux Thessalonic. V. 21. Le Discours doit-être d'une demi heure de lecture au plus, & finir par une courte Prière à J. CHRIST. On n'en recevra point, qui n'ait une aprobation signée de deux Docteurs de la Faculté de Théologie de Paris.

2. Le Prix de Poesie, fondé par Mr. de Clermont Tonnerre, Evêque & Comte de Noïon, Pair de France, l'un des XL. de l'Académie. En voici le Sujet : *Les Lettres ont autant contribué à la gloire de LOUIS XIV. qu'il avoit contribué lui même à leur progrès.*

La Pièce ne doit point excéder le nombre de cent Vers. On y ajoutera une courte Prière à Dieu pour LOUIS XV. séparée du Corps de l'Ouvrage, de telle mesure de Vers que l'on voudra.

3. Un autre Prix de Poésie, fondé par Mr. Gaudron, dont le Sujet est: *Rien n'excite plus les Talens, que l'amour de la Gloire.* Cettè Pièce doit être, come la précédente, d'environ cent Vers.

Excepté les XL. de l'Académie, chacun est admis à concourir pour ces trois Prix. Les Auteurs ne mettront point leurs noms à leurs Ouvrages; mais simplement une marque ou un paraphe, avec un Passage de l'écriture Sainte, pour les Discours en prose, & telle autre Sentence qu'il leur plaira, pour les Pièces de Poésie. Les Ouvrages pour le concours doivent être remis, avant le 1. Juillet prochain, à Mr. Brunet, Imprimeur de l'Académie Française, Rue St. Jaques, francs de port.

L'Académie Royale des Inscriptions & Belles Lettres de Paris, desirant que les Auteurs qui concourront pour le Prix qu'elle propose, aient un tems suffisant pour approfondir les Matières & les traiter en conséquence, annonce dès à présent, que le Sujet pour le Prix qu'elle distribuera aux Pâques de 1751.

consistè à examiner : *Quelle à été parmi les Hommes l'origine de l'Astrologie judiciaire ; quels furent chez les differens Peuples de l'Antiquité, les principes de cette prétendue Science ; quels en ont été les progrès jusqu'à la mort de Jules-César , & quel rapport on lui suposoit avec les Affaires publiques & particulières ?* Le Prix est une Médaille d'Or de la valeur de L. 400. Il n'y a que les Académiciens qui soient exclus du concours. Les Ouvrages pourront être écrits en François ou en Latin, & bornés à une heure de lecture tout au plus. Les Auteurs y mettront simplement une Dêvise ; mais pour se faire conoitre, ils y joindront, dans un Papier cacheté, écrit de leur propre main, leur nom, leur demeure, & leur qualité. Ce Papier ne fera ouvert qu'après l'adjudication du Prix. On fera parvenir les Pièces franches de port, au Secrétaire de l'Académie, avant le 1. Déc. 1750.

L'Académie de *Soissons* distribuera, le 25. Mai de la présente Année, un Prix d'Eloquence, au Discours qui aura le mieux réüssi sur un Sujet bien propre à exciter l'émulation des Orateurs François, puis qu'il regarde la *Gloire* que LOUIS XV. s'est acquise, en donnant la Paix à l'Europe.

L'Académie Impériale des Sciences de *Petersbourg*, pour répondre aux vues de l'Im-
péra-

pératrice, qui font d'entretenir cette Académie sur un pié florissant & digne de l'Empereur PIERRE. LE GRAND son Instituteur, propose ce Problème, à tous les Astrônomes de l'Europe: *Si toutes les variations, ou inégalités, que l'on remarque dans les mouvemens de la Lune, s'accordent ou non, avec la Théorie du Chevalier NEWTON; Et quelle est la véritable Théorie de ces Variations, sur laquelle on peut déterminer la position de la Lune, dans les cas où il s'agit de fixer des positions arbitraires?* Le Prix, destiné pour la solution de ce Problème, est de Cent Ducats en espèces, ou une Médaille de la même valeur. Les Auteurs enverront leurs Pièces, avant le 1. Janvier 1751. au Comte Kirila-Gregorewitz Rasounofski, Président de l'Académie, ou à Mr. le Conseiller Schumacher, Secrétaire, sans faire conoitre leurs noms, que lors qu'on ajugera le Prix. On peut écrire en Langue Russe, Allemande, François, ou Latine.

EXTRAIT d'une Lettre de PARIS.

JE viens vous faire part aujourd'hui d'une Aventure divertissante arrivée en cette Ville entre deux Auteurs fameux. Le premier, nommé M. *Fréron*, est un Bel-Esprit, ancien

ancien Collègue du défunt Abé des Fontaines. Il a été Jésuite; puis Abé, come lui; il lui fut Associé dans ses *Observations sur les Ouvrages des Modernes* *, dans la composition duquel il lui a succédé après sa mort. On peut dire, qu'il l'emporte aujourd'hui sur son Prédécesseur, au moins pour les traits satiriques qu'il lance contre les Auteurs qui n'ont pas le bonheur de lui plaire.

Le second Acteur est Mr. *Marmontel*, jeune Poete qui s'est fait quelque réputation par plusieurs Pièces de Théâtre dont il y en a de fort bones; mais come, sur un grand nombre d'Ouvrages, il n'est pas possible qu'il n'y en ait toujourns quelques uns qui ne réussissent pas, il n'en a pas falu d'avantage pour doner lieu à M. *Fréron*, qui est naturellement mordant, de tomber sur Mr. *Marmontel*, & de le traiter à diverses reprises come un petit Ecolier.

Il est rare que la patience se trouve réunie avec la jeunesse; mais ce seroit un phénomène tout à fait nouveau si elle se rencontroit chez un jeune Poète. Ils sont beaucoup plus délicats que le reste des Hommes: Toucher à la moindre de leurs Productions, ne pas

* Ouvrage Périodique de l'Abé des Fontaines & Fréron. Ce dernier depuis s'est sécularisé, & se fait appeller le Chevalier Fréron.

pas les trouver aussi belles qu'elles leur paroissent, c'est les blesser par l'endroit le plus sensible. Ils entrent aussi-tôt en fureur, & c'est ce qui arriva à M. *Marmontel*. Il jura aussi-tôt par *Pégase*, de se vanger de Mr. *Fréron*, qui avoit osé critiquer ses Ouvrages.

Vous vous attendés peut-être, qu'il est question d'une Contre-Critique, dans laquelle les injures & les invectives ne seront pas épargnées. Ce font là, dirés vous, les Armes ordinaires de ces Messieurs. Point du tout; il est question de tout autre chose. Attendés vous à un Prodiges que vous ne devincriés jamais. Hé! qui pouroit se l'imaginer! Deux Auteurs l'Epée à la main!

*Jamais rien de pareil se vit-il sous les Cieux?
L'avenir croira-t'il ce trait audacieux?*

Rien cependant de plus réel. Pour vous en bien persuader, rapportons en les circonstances.

Come il étoit à craindre que l'un des deux ne declinat le Combat, s'il venoit à le prévoir, M. *Marmontel*, qui étoit l'Agresseur, se garda bien d'envoyer un Cartel à son Ennemi. En brave Parisien, il ataque son Ennemi en public, en présence de deux mille Témoin de sa bravoure, dans la Sale même
de

de la Comédie, à l'heure du Spectacle, d'où il l'arrache pour aller jouer avec lui la seconde Scène du second Acte de la Tragédie du Cid *. Nos deux Champions se rendent pour cet éfet au Carrefour de la Rue de *Buffi*. Là, on met Flamberge au Vent & l'on feraille devant une foule de Gens, à qui la nouveauté de ce prodige a fait quitter la Comédie. Les deux Combattans, renfermés dans un vaste Cercle de Spectateurs, peuvent dire, qu'à l'exemple des preux Chevaliers du bon vieux tems, il se font batus en Champ clos.

Un Gascon qui affistoit à ce Spectacle, laissa échaper à cette occasion une de ces Saillies ordinaires à sa Nation, qui donna naissance à l'Epigrame suivante :

*Marmontel ataqué Fréron
 Se croiant les Armes d'Achille ;
 Mais celui-ci , d'un air tranquile ,
 Ne voit en lui qu'un Fanfaron.
 Ne craignés rien de leur aproche ,
 Dit un Gascon plein de bonté ,
 Ils ont tous les deux dans leur poche ,
 Un Brévet d'immortalité.*

F

II

* C'est la magnifique Scène qui comence par ces paroles : A moi, Comte, deux mots &c. & dans laquelle le grand Corneille a si bien représenté le Caractère indompté, que l'on attribue aux Espagnols.

Il n'y a rien sur quoi l'on doive moins compter, que sur les récits des fameuses Batailles. Chacun des deux partis raconte toujours à son avantage. C'est ce qui est arrivé à l'occasion du Combat dont je fais l'Histoire. On ne peut démêler lequel des deux a le plus fait paroître de Courage. Les *Fréronistes* prétendent que cette gloire est due au Chef de leur parti; mais les *Marmontellistes* soutiennent qu'elle appartient à leur Ami. Ils publient même hautement que Mr. *Fréron* étoit plus mort que vif dans ce moment critique, & qu'il n'avoit pas l'ombre du courage & de l'audace dont il fait parade la Plume à la main. Un troisième parti, qui tient le milieu entre les deux autres, soutient que nos deux Héros du Parnasse, n'ont sur ce point aucun reproche à se faire. Pour le prouver, ils citent les témoignages de tous les Spectateurs, qui assurent que ce Combat n'a abouti qu'à un grand Cliquetis d'Epées, dont les pointes toujours dressées en l'air, n'ont pu être funestes tout au plus qu'à quelques Chauves-Souris.

D'autres enfin racontent, que par une prudence qu'on ne fauroit trop louer, & qu'on pourroit proposer pour exemple à tous les Duellistes, ces Messieurs s'étoient placés pour se battre à une telle distance l'un de l'autre, qu'un Carosse atelé de 6. Chevaux, auroit pu passer

passer entre leurs Epées, sans que ces Animaux en reçussent la moindre égratignure. Ce dernier Récit paroît d'autant plus vraisemblable, que quelque long & animé que parût leur Combat, il n'y eût cependant pas une seule goutte de sang répandue.

Les Amis des deux Combattans, les voïant fatigués de battre ainsi l'air, leur firent enfin mettre bas les Armes, & entreprirent de les reconcilier. Ils se flatent d'y avoir réussi; mais le Public croit, que ce n'est tout au plus qu'une *Réconciliation Normande*. * Ils en jugent sur trois ou quatre douzaines d'Epigrammes que ces deux prétendus Amis se sont réciproquement lancées depuis. Vous pouvez juger des autres par les cinq que je vous envoie ici.

*EPIGRAMME de Mr. Fréron contre Mr.^s
Marmontel.*

DU Parnasse odieux *Aspic*,
Si pour éviter tes outrages,
Il faut approuver tes Ouvrages,
Envoie un Cartel au Public.

F 2

A U-

* C'est le Titre & le Sujet d'une Comédie de M.^s Du Fresnoy.

AUTRE, du même, sur le même sujet.

DU Théâtre ennuieux Insecte,
Sorti du Bidet d'Alecton,
Pour avoir combattu Fréron
Tu crois en vain qu'on te respecte.
Ta valeur est aussi suspecte
Que la santé de la Clairon*.

AUTRE sur le même sujet.

A quoi, satirique Fréron,
Ta bravoure est elle occupée?
Contre Marmontel une Epée!
C'étoit bien assés d'un Baton.

La quatrième Epigrame ataque encore Marmontel, & un Abé de ses Amis nommé Raynal, fort connu par son Histoire du Stadhouderat.

J'Errois un jour dans la Forêt voisine
Du grand Chemin qui conduit à Senlis :
J'entens crier; Au meurtre ! On m'assassine ! ...
Je vole au lieu d'où me venoient ces cris ...
Que vois-je, O Ciel ! Quelle surprise extrême !
Le Dieu du goût assassiné lui même !

Ami,

*Ami, dit-il, je cède au coup mortel,
A mes Tyrans je voulois me soustraire;
Mais, par malheur, dans ce Bois solitaire
J'ai rencontre Reynal & Marmontel.*

REPONSE, pour le Sieur Marmontel.

Contre un Apostat des Jésuites,
*Reptile du sacré vallon,
Marmontel, en vain tu t'irrites;
Redoute encore son aiguillon;
La blessure en est meurtrière;
Tu dois tout craindre de Fréron;
Il peut t'attaquer par derrière.*



HISTOIRE singulière & galante d'une
Noble Vénitienne.

LES Hommes font par tout à peu près les mêmes; & par tout ils fournissent des Scènes, tantôt sérieuses & tantôt divertissantes, mais toujours instructives, pour ceux qui veulent en profiter. Une Avanture récente, que l'on écrit de *Vienne*, & dont nous faisons part à nos Lecteurs, justifiera cette vérité. On y verra des états singuliers de l'Amour, Passion dominante & générale, qui est le principe de la plûpart des folies du Genre-Humain.

Il y a quelques Années, qu'un Seigneur François, qui étoit alors Ambassadeur auprès de la République de *Venise*, fit conoissance, dans cette Capitale, d'une Religieuse du Couvent de *St. Laurent*, nommée la Signora R****. Elle étoit Fille d'un Noble Vénitien, & il n'est point nécessaire d'en donner d'autres preuves, que de dire, que dans ce Couvent, come dans quelques autres de la même Ville, on n'y reçoit que des Filles nobles. Celle-ci étoit faite au tour, & passoit avec justice pour la plus belle Fille de *Venise*; aussi ne l'appelloit on que la *Bella Monaca di Sant Laurenzo*. L'Ambassadeur en aiant souvent entendu parler en ces termes, fut curieux de la voir. Il ne lui eut pas plutôt fait visite, qu'il en devint éperdument amoureux. Il n'est pas nécessaire de dire, qu'en conséquence, il lui en rendit de très fréquentes. L'on conoit trop la vivacité des François auprès du Beau-Sexe, pour ne pas croire que celui-ci n'omit rien pour se faire aimer de cette belle Nonne, dont il devint idolatre. Non content de la voir, & de lui faire dans son Couvent toutes les Galanteries qui sont ordinaires parmi les Amoureux, il la menoit souvent à l'Opera. A *Venise*, come dans plusieurs autres Villes d'Italie, les Moines, les Prêtres & toutes les

les Religieuses mêmes ne s'en font aucun scrupule. L'Ambassadeur avoit cependant la précaution dans cette rencontre, de faire prendre le Masque à sa Maitresse, moins dans la crainte qu'elle ne fut reconüe, que de peur que sa grande Beauté ne lui fit quelque Rival.

Cette précaution n'empêcha pourtant pas qu'un soir qu'elle étoit avec lui à l'Opéra, elle ne fut reconüe par son Frère, qui y étoit aussi dans une Loge vis-à-vis de la sienne. Cette Religieuse aiant tant soit peu levé son Masque, *Si je ne savois pas*, dit le Frère à un de ses Amis, *que ma Sœur est dans le Couvent de Sant Laurenzo, je jurois que c'est elle que je vois vis-à-vis de nous avec ce Masque, tant elle lui ressemble.* Il ne se trompoit pas; c'étoit elle meme.

La Galanterie dans les Filles, est sujette à des inconvéniens facheux, dont elles ont ordinairement tout le tems de se repentir, sur tout lors qu'elles en viennent jusques à acorder les dernières faveurs à leurs Amans. Hé! combien y en a t'il peu qui leur échappent, lors que la passion d'un Galant se trouve encore fortifiée par une magnifique dépense, & par des Richesses qui le mettent en état de procurer à la personne aimée tout ce qui peut flater ses desirs! C'est la situation
où

où se trouvoit la Signora R. . . avec l'Ambassadeur François. Au milieu des plaisirs de toute espèce qu'il lui faisoit naître, pour ainsi dire, à chaque pas, elle oublia bien-tôt sa vertu, & se laissant aller aux séductions de son Amant. Elle en ressentit enfin les tristes effets. L'Ambassadeur pour l'en consoler, lui promit de ne point l'abandonner, & de l'emmener avec lui en France, où elle seroit à couvert de tous les reproches amers que des Parens & toutes les Religieuses d'un Couvent ont coutume de faire en de semblables rencontres. Heureuses encore les Filles qui en sont quittes pour de simples reproches! La Signora R. . . fut bientôt convaincue que l'intention de son Amant étoit de lui tenir sa promesse. En effet, quoique son Ambassade fut finie, il demeura encore à *Venise*, uniquement pour l'amour d'elle; & ne discontinua point de la fréquenter.

Lors qu'il fut prêt à s'en retourner en France, ils se concertèrent sur les moyens qu'ils prendroient pour s'y rejoindre. L'Enlèvement des Religieuses étant à *Venise*, comme en beaucoup d'autres endroits, un crime irremissible, ils convinrent de ne point partir ensemble, mais de se suivre de près, & de se rejoindre tous deux à Lion. En conséquence de cette résolution, l'Ambassadeur lui fit préparer tout ce qu'il falloit pour le Voiage,

lui laissa une Somme d'Argent considerable & quelques Domestiques affidés pour l'accompagner dans la route. Aiant ainsi tout disposé, il part le premier, & elle le suit dès le lendemain. Mais ses Parens, avertis de son départ, la font poursuivre, l'atteignent à *Ferrare*, où ils la font de nouveau renfermer dans un Couvent. Cependant l'Ambassadeur qui ignoroit ce qui étoit arrivé à sa chère Signora, continue sa route, arrive à *Lion*, & l'attend quelques jours inutilement; au bout desquels, aiant été instruit de son malheur, il en conçut un si violent chagrin, qu'il tomba malade & mourut.

La Captivité dans laquelle on tenoit la Signora R. . . l'empêcha d'être instruite du sort de son fidèle Amant. Elle n'auroit pû résister à un coup aussi frappant, & auroit peut être suivi de près son Amant au Tombeau. On attendit donc du Temps le soulagement de ses douleurs; & lors qu'on crut qu'elle avoit oublié l'Ambassadeur, on lui rendit la Liberté, & elle jouit des mêmes privilèges que les autres Religieuses du Couvent, dont elle se fit beaucoup aimer.

Elle ne pensoit plus qu'à passer & finir ses jours dans cette Retraite, lors que l'Amour en disposa tout autrement. Un Colonel Espagnol, natif de *Naples*, qui étoit au service de S. M. C. se trouvant en quartier d'hiver à

Bologne, fut curieux de voir la Ville de *Ferrare*. Il y vint & fit connoissance avec plusieurs Seigneurs, & entr'autres avec un, natif de *Bologne*, qui se chargea gracieusement de lui faire voir tout ce qu'il pouvoit y avoir à *Ferrare* de curieux & de digne de l'attention d'un Voyageur. Il le mena un jour faire visite à une Tante, qui étoit Religieuse dans le meme Couvent où se trouvoit la belle Vénitienne.

C'est la Coutume, dans les Couvents d'Italie, que toutes les Religieuses paroissent au Par oir, lors qu'il y vient quelque Etranger. Celle ci n'eut pas plutôt paru devant le Colonel Espagnol, qu'il en devint aussi amoureux que l'avoit été l'Ambassadeur François. Il s'informe de son Ami, quelle est cette aimable Religieuse ? Celui ci lui raconte l'Histoire de ses Amours avec l'Ambassadeur, & toutes les suites qu'avoit eue cette Passion.

On dit que les Espagnols sont extrêmement délicats sur le fait de la Galanterie. Si cela est, la règle n'est sûrement pas sans exception ; car celui ci, quoique son Ami lui eût déclaré que cette aimable Fille avoit eu de son premier Amant un Enfant dont elle étoit acouchée dans le Couvent, ce malheur, qui dégouteroit bien des Galants, ne diminua rien de la passion qu'il venoit de prendre pour la Signora &c. . . . Il prie son Ami de vouloir le

fervir dans ses Amours ; l'un & l'autre rendent de fréquentes visites à cette Belle, & le Colonel pouille si loin ses Affaires, qu'il vient a bout de l'enlever de son Couvent, & de l'emmener avec lui à *Bologne*.

Quoique cet Enlèvement eut été fort secret, & que le Colonel tint son Amante cachée aux yeux de tout le monde, les Parens de la belle Religieuse en furent cependant informés. Ils écrivirent aussi tôt au Pape & à la Cour d'Espagne, pour en demander satisfaction. Celle qu'ils eurent de *Madrid*, fut que le Colonel fut mis aux Arrets. De son côté, le Pape ordona, que la Signora R. . . seroit de nouveau renfermée dans un Couvent de Religieuses de l'Ordre de *St. François*.

Tant que l'Armée des 3. Courones demoura en Italie, la Belle infortunée fut invisible pour tout le monde, si ce n'est peut être pour les Religieux du même Ordre, apellés Recolets, qui avoient la direction de ce Couvent. Le Colonel Espagnol en étoit au désespoir, & il en eut un chagrin si violent, qu'en étant tombé malade, peu s'en fallut qu'il n'eut le triste sort de l'Ambassadeur. Au bout de plusieurs Années, ne pouvant plus supporter l'éloignement de sa Maitresse, il résolut de tout hazarder pour posséder celle qu'il adoroit toujours. Il quite le Service d'Espagne, revient à Bologne, fait connoître

fance avec le Prieur des Recolets , & vient à bout de le mettre dans ses intérêts. Un habit de Moine , que ce Révérend Père lui fit prendre , lui donna bientôt l'entrée du Couvent. A la faveur de cet habit , il voit aussi souvent & aussi long tems qu'il veut , le cher objet de ses amours. Ils goutent réciproquement un plaisir si doux , pendant quelque tems ; mais leur imprudence manqua de les replonger dans le malheur dont ils avoient eu tant de peine à fortir. Une Sœur Converfe , qui malheureusement pour eux étoit aux écoutes , aiant entendu leur Conversation alloit tout découvrir , si la Bourse de l'Amant & l'Autorité du Prieur ne l'eussent engagée à garder le silence sur cette Intrigue.

Dans la crainte qu'elle ne se découvrit enfin par quelque autre voie , le Colonel résolut de faire enlever une seconde fois l'Idole de son cœur. Il prie le Père Prieur de lui aider. Celui ci pousse la complaisance jusques à lui offrir de l'enlever lui même & de la conduire à *Vienne* , où le Colonel avoit dessein d'aller joindre sa Mère , qui s'y étoit retirée lors que le Roiaume de *Naples* passa sous la Domination du Roi *Don Carlos*. Le Colonel charmé de la proposition , l'accepte avec joie , laisse au Religieux tout l'Argent dont il peut avoir
besoin

besoin, & va attendre à *Vienne*, l'effet de la Promesse du R. P.

Le Moine ne fut pas long tems sans tenir parole. Une Comission dont le Pape le chargea pour cette Cour, lui en facilita les moyens. Etant sur le point de partir, il avertit la belle Religieuse de se tenir prête; il l'enlève de son Couvent la nuit du jour de son Départ, & l'ayant travestie en Moine, il prend aussitôt la route de *Vienne*. Sous prétexte que la Comission du Pape étoit pressante, il fit faire une si grande diligence à son Postillon, qu'il arriva à *Vienne* au moment que le Galant y pensoit le moins.

A peine la belle Vénitienne fut elle arrivée, que la Mère du Colonel employa tout son crédit pour obtenir de la Cour de Rome la cassation de ses Vœux. On sollicita le Nonce, en lui faisant entendre à l'ordinaire, que cette Belle avoit été forcée par ses Parens, dans un âge où l'on n'est pas en état de résister à leurs volontés. Le Nonce écrit à sa Cour, & le Pape vient, en envoyant les dispenses, de mettre le comble à la joie de ces deux Amans, par un Mariage qui fait leur félicité.



A Mr. de VOLTAIRE

Sur son Epitre au Roi de PRUSSE, inserée
dans le Journal Helvétique de
Décembre 1749.

VOLTAIRE, tu n'y penses pas :
Quoique ta Pièce soit jolie ,
Aux trois Fileuses de là bas
Tu fais comettre une ineptie.
Elles crièrent, dis-tu, ce Roi,
Qu'avec toi tout le monde admire,
Sur son renom, le plus vieux Sire,
D'entre ceux qui donent la Loi.
Ici, la faute est bien sensible:
Filant la trame de chacun,
Comment leur seroit-il possible
D'ignorer l'âge de quelqu'un ?

NEUCHATEL.

SUR



Sur le LOGOGRIPHE

Du Mois de Décembre, fait par une Dame.

L A Dame, Auteur du Badinage
Qu'au dernier Mois vous nous donés
Pour cloture de vôtre Ouvrage,
Fait des Vers joliment tournés.
Je crois, sous ses Rimes fleuries,
Découvrir le mot ARMOIRIES;
Mais j'aperçois, que par malheur
Un i, que par mégarde elle ôte
Au mot Rosier, la met en faute,
Si ce n'est pas son Imprimerie.
N'importe, je puis bien le dire,
Dame qui sait si bien écrire,
Selon moi mérite toujours,
D'avoir pour Armes une Lire;
Soutenüe par les Amours.

NEUCHATEL.



T A B L E.

D iscours sur l'Immortalité de l'Ame.	P. 4
Remarques sur les Fourmis.	15
Essai sur l'Etablissement des Loix & l'Obli- gations de s'y conformer.	39
Extrait des Relations de M. le Professeur Callenberg , concernant la Conversion Juifs.	50
Lettre aux Editeurs.	66
Nouvelles Literaires.	75
Extrait d'une Lettre de Paris.	78
Histoire Galante.	85
Vers à Mr. de Voltaire à l'ocasion de ceux qu'il avoit adressés au Roi de Prusse.	94
Explication du Logogriphe du Mois de Decembre.	95